

ACTION
110 **POÉ**
TIQUE

P E S S O A



E T L E

FUTURISME PORTU

GAIS - Jacinto Lageira

Christian Prigent - Marie Etienne

Claude Adelen - Jean-Pierre Ostende

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par Jacinto Lageira et Henri Deluy.

A PARAÎTRE

POETES DANOIS - POETES EN U.R.S.S. - POESIE EN FRANCE (3):

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaud, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETARIAT GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 160 F — Etranger : 250 F
France : 8 numéros : 290 F — Etranger : 450 F
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1988

I.S.B.N. : 2-85463-045-3

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

PESSOA ET LE FUTURISME PORTUGAIS

« Le futurisme n'a pas d'avenir » : <i>Henri Deluy</i>	2
Petit historique du futurisme portugais : <i>Jacinto Lageira</i>	3
Brefs éléments de chronologie	6
Éléments de bibliographie	8
Salut à Walt Whitman : <i>Alvaro de Campos</i> , trad. <i>Rémy Hourcade/Emmanuel Hocquard</i>	9
Manucure : <i>Mario de Sa Carneiro</i> , trad. <i>Fabrice Baudart</i>	16
Apothéose : <i>Mario de Sa Carneiro</i> , trad. <i>J.L.</i>	21
Lettre à Pessoa : <i>M. de Sa Carneiro</i> , trad. <i>Anne Getzler</i>	29
Sa Carneiro : <i>F. Pessoa</i> , trad. <i>H.D.</i>	31
Littoral : <i>José de Almada-Negreiros</i> , trad. <i>J.L.</i>	33
Saltimbanques : <i>J. de Almada-Negreiros</i> , trad. <i>J.L.</i>	37
Maison blanche Nef noire : <i>F. Pessoa</i> , trad. <i>H.D.</i>	45
Par-delà un autre océan : <i>C. Pacheco</i> , trad. <i>J.L./H.D.</i>	47
Lettre à Marinetti : <i>F. Pessoa</i> , trad. <i>A.G.</i>	53
Marinetti académicien : <i>F. Pessoa</i> , trad. <i>H.D.</i>	56

POEMES

Une plage (extraits) : <i>Christian Prigent</i>	58
Le miroir la chambre : <i>Claude Adelen</i>	66
Sur la montagne des épées : <i>Marie Etienne</i>	73
Souvent je suis dérouté : <i>Jean-Pierre Ostende</i>	76

NOTES - INFORMATIONS - EDITIONS - REVUES

Jean Tortel : deux approches (*Claude Adelen/Yves Boudier*) / L'extrême quotidien : *Jacques Chambaz* (*Bernard Vargaftig*) / Narration d'équilibre : *Jean Daive* (*Michel Mourof*) / Revues, notes... (*H.D.*) / Numéros disponibles / Des mots à ne pas oublier / Bulletin d'abonnement / Ragoût de mouton (*H.D.*).

En couverture, reproduction d'une peinture de *José de Almada-Negreiros*, pour le café « Les frères associés », à Lisbonne, où les poètes de « Orpheu » se réunissaient.

« LE FUTURISME N'A PAS D'AVENIR »

L'affirmation est de Joyce. A première vue, sur le parcours, elle se justifie. Le futurisme n'a pas duré. Non plus les futurismes. En Italie, en Pologne, en Russie même (où il trouve ses manifestations les plus passionnantes), en Allemagne, aux Pays-Bas, en Hongrie, dans le domaine yiddish, ailleurs, les futurismes divers, en tant que tels, s'éteignent en peu d'années. La répression, parfois, aidant.

L'Histoire, pour sa part, démasque les idéologies de la cadence, du muscle et de la guerre « seule hygiène du monde ».

Entre l'art abstrait, le constructivisme, les données factuelles, le lyrisme du machinisme et le fonctionnalisme, les formules esthétiques et les démarches techniques de groupe mises en mouvement semblent tourner court pour s'isoler dans des carrières individuelles ou se fondre en de nouveaux avatars d'un modernisme qui s'exaspère. D'autant que son objet lui échappe. Ou qu'il se dissout dans les environnements.

« Le futurisme n'a pas d'avenir » : la formule se mord la queue. Car le futurisme est là. Il perdure en de nombreux développements. Il se transforme. S'intègre à de nouvelles orientations. Modifie ses programmes. Affronte le réel. Marque pour longtemps la poésie et les arts. Le futurisme, dans ses attitudes, son fondement, ses applications, s'avère capable de vitalité, de force d'inventions et de trouvailles fertiles en prolongements. Car s'il y a Marinetti, il y a aussi Maiakovski.

Le tranchant des écritures, l'écoute, le goût de la réussite, la surprise, l'engagement, le net, le propre, le vrai, la violence, la provocation et jusqu'à la vivacité des maniérismes sont de notre modernité. Une franchise de ton et une sorte d'amour de la langue dans ses performances et son aval.

Plusieurs numéros d'« A.P. » ont souligné la superbe de ces mouvements riches et diversifiés.

Le cas du Portugal est extrême.

Le futurisme y ressemble à ce radeau, petite surface/haute voile, qu'on emprunte pour aller le torrent et qu'on abandonne aussitôt. Il se place, avec peu, lance des sommations, hisse un drapeau (qu'il connaît mal), publie quelques feuillets, subit la censure. Puis disparaît.

Deux poètes de premier plan, différentes personnalités d'envergure, témoignent d'un futurisme portugais. De sa nécessité. Tout l'œuvre de Fernando Pessoa/Alvaro de Campos (et peut-être la fabrique même des hétéronymes) se rattache au futurisme et, implicitement, s'en réclame.

Et les contorsions verbales, la cocasse, la logique apparente d'une morale fantasmée, la contradiction filée jusqu'au renversement de l'absurde dans l'évidence, et même le sophisme avancé pour lancer les rouages de la parole (de la pensée, peut-être, et du vers) sont autant de manifestations (dans « Maison blanche nef noire », par exemple, ou dans « Par-delà un autre océan ») d'une entreprise de nettoyage et de recherche d'une identité impossible pour lesquelles Pessoa utilise l'alambic futuriste.

Avec une démesure et un verbiage qu'il détourne vers l'efficacité. Les suites, et la mort.

Ce que nous allons voir.

PETIT HISTORIQUE DU FUTURISME PORTUGAIS

Le 5 août 1909, le « *Diario dos Açores* » publie en traduction le texte de F.T. Marinetti paru le 20 février de la même année dans le « *Figaro* », ainsi que l'entrevue de l'auteur italien par L.F. Bicudo. Le texte du Manifeste Futuriste est donc accessible rapidement en langue portugaise, mais les distances géographiques qui séparent les îles du Portugal, entre autres, retardent sa lecture. Il semblerait que les premiers échos sur le continent, soient dûs à F. Levita (écrivain moderniste, 1894-1928) qui organise un « banquet futuriste » à l'Hôtel de Luso à Coimbra. Cependant, c'est à Lisbonne que va se concentrer le mouvement dans sa première étape, via trois observateurs parisiens : *Mario de Sà-Carneiro*, *Guilherme Santa-Rita* (peintre) et *Amadeu de Sousa Cardoso* (dessinateur, peintre). C'est surtout par la correspondance du premier avec *Fernando Pessoa*, que les écrivains de cette phase « pré-futuriste » portugaise sont un peu renseignés sur l'avant-garde parisienne, ainsi que nous le sommes aujourd'hui sur le deuxième acteur de l'introduction du mouvement au Portugal. Celui qui prendra comme nom d'artiste *Santa-Rita Pintor*, détruit toutes ses toiles, promet des textes ou des conférences, la traduction des manifestes de *Marinetti* (qu'il rencontrera), autant de projets qui ne verront jamais le jour. Il meurt prématurément en 1918. Faute de documents, nous ne pouvons nous en tenir qu'aux rapports succincts de *Sà-Carneiro* racontant que *Santa Rita* était un blagueur un peu fou, et malgré les éloges de quelques-uns de ses amis dans divers articles, il reste, à ce jour, seulement l'agitateur premier de certaines manifestations futuristes. Il avait obtenu une bourse d'État pour étudier la peinture à Paris ; c'est là qu'il prend connaissance du cubisme avec *Picasso*, du futurisme dont il verra une présentation à la Galerie Bernheim Jeune en 1912, qu'il lira *Apollinaire*, de *Max Jacob*...

Amadeu de Sousa-Cardoso, installé à Paris depuis 1906, fréquente peu les salons et les galeries ; il rencontre *Modigliani* en 1911. Il devient son ami, expose avec les cubistes en 1912 au Salon d'Automne et participe en 1913 à l'« *Armory Show* » de New-York aux côtés de *Braque* et de *Gleizes*. Et grâce à *Delaunay*, il peut avoir sa place au Salon de Berlin « *Der Sturm* ». Il adhère également au futurisme, sans exagération, il ne veut pas être prisonnier d'une école.

Quant à *Sà-Carneiro*, il était à Paris pour suivre des cours de Droit à la Sorbonne, ce qui ne l'intéressait guère ; il préférait écrire. Bien qu'attentif aux mouvements d'avant-garde dont témoignent ses « lettres de Paris » (1912-1916), il ne se montre pas aussi enthousiaste que *Santa-Rita*, et se méfie de tous ces — ismes naissants. Toutefois, dans un lettre datée du 20 juin 1914, accusant la réception de l'*Ode Triomphale* de *Alvaro de Campos* (l'un des hétéronymes de *F. Pessoa*), il qualifie ce poème de « chef-d'œuvre du Futurisme », et affirme qu'à « partir de maintenant *Marinetti* est un grand homme... parce que tous le considèrent comme le fondateur du futurisme, et cette école a produit sa merveille ». Il n'exclut pas non plus

de collaborer dans la revue de *Marinetti*, *Poesia*, avec *Pessoa*, comme il le lui écrit dans une lettre du 13 août 1915.

Santa-Rita et *Sà-Carneiro* reviennent à Lisbonne pour l'été de 1914. Le poète Luis de Montalvor revient du Brésil et lance concrètement l'idée d'une revue. Il lui donne un nom : *Orpheu*.

La jeune génération est prête à se lancer dans une aventure littéraire nouvelle ; seul *F. Pessoa* est réticent, car à cette date il traverse la fameuse crise de l'hétéronymie (1). Il hésite. Mais vers la fin de l'année il « résout » ses tiraillements internes et consent à collaborer. C'est grâce à l'aide financière du père de *Sà-Carneiro* que le numéro 1 est publié en mars 1915, suivi du numéro 2 en juillet où sont reproduits « quatre travaux futuristes définitifs » de *Santa-Rita*. Avec certains poèmes comme *Manucure* et *Apothéose* de *Sà-Carneiro*, *Frizos de José de Almada-Negreiros* (également peintre et dessinateur) et surtout *Opiarium*, *Ode triomphale* et *Ode maritime* de *Alvaro de Campos*, on peut y lire déjà un ton futuriste thématique et stylistique mais qui n'est pas revendiqué ouvertement en tant que tel. D'autant plus que d'autres mouvements au sein du même « *Orpheu* » lui disputent la suprématie ; créés pour la plupart par *F. Pessoa* qui, véritable Protée du verbe, les abandonnera tout aussitôt, le *Paulisme*, l'*Intersectionnisme*, le *Simultanéisme*, le *Sensationnisme*, sont plutôt des formes de transition (surtout dans la logique pessoene) que des mouvements littéraires cohérents. Aussi pour l'instant, « à la lettre », point de Futurisme.

Durant la période 1915-1916, *Pessoa* et *Sà-Carneiro* tentent en vain de faire face aux problèmes financiers du numéro 3 d'*Orpheu*, qui ne sera pas publié de leur vivant. Le 26 avril 1916, *Mario de Sà-Carneiro* se suicide à Paris. Choc terrible pour *F. Pessoa* ; il continue cependant à contacter des personnes susceptibles d'écrire pour ce numéro, dont on retrouvera par hasard dans les années 40, chez un libraire d'occasion, trois cahiers avec les textes imprimés. On y trouvera notamment *Poèmes de Paris* de *Sà-Carneiro*, *La Scène de la Haine* de *José Almada-Negreiros* et *Gládio e Além-Deus* de *Pessoa* et *Par delà un autre océan* de *C. Pacheco* (*Pessoa*).

D'autres revues tenteront de prendre la relève d'*Orpheu* : *Exilio* (1916), *Centauro* (1916). Sans succès. En cette même année, des expositions d'*Amadeo de Sousa Cardoso* provoquent le scandale à Porto et à Lisbonne. Même dans la jeune génération, *Almada-Negreiros* est le seul à le défendre.

C'est avec ce dernier et *Santa-Rita Pintor*, que va se faire le lancement officiel du Futurisme au Portugal, avec un « spectacle » inaugural donné le 14 avril 1917 au Teatro Republica de Lisbonne. Il comprenait trois parties : dans la première, *José de Almada-Negreiros* lisait son *Ultimatum futuriste aux générations portugaises du XXème s.* ; il lisait ensuite le *Manifeste Futuriste de la Luxure* de *Mme de Saint-Point* ; et enfin le texte de *Marinetti*, *Musio-Hall* et *Tuons le Clair de Lune*.

C'est en novembre 1917 que paraîtra l'unique numéro de *Portugal Futurista*, où l'on constate clairement un ralliement avec les fondateurs ita-

(1) Correspondance *F. Pessoa* - éd. *la Différence*.

liens : le *Manifeste des Peintres Futuristes* est reproduit intégralement en français, et *Bettencourt Rebello* fait un montage d'extraits de textes de *Marinetti*, *Boccioni*, *Carra*, sous le titre de *Futurismo*. Deux poèmes en français, *Arbre d'Apollinaire*, et *A la Tour de Cendrars*. Pour les arts plastiques, *Santa-Rita* et *Amadeo de Sousa Cardoso* participent chacun avec deux travaux.

Les manifestes de *Pessoa* et *Almada-Negreiros* publiés dans le numéro de *Portugal Futurista*, sont disponibles en français (2). Quand aux poèmes des acteurs principaux de ce mouvement on peut les trouver traduits ici.

Si l'on fait le compte des textes, des déclarations, des actions qui se sont dites futuristes ou se sont réclamées du futurisme italien, le mouvement portugais n'a duré que 8 mois. Les morts prématurés de *Sà-Carneiro* et de *Santa-Rita*, le labyrinthe de l'hétéronymie emprunté par *Pessoa*, et enfin le choix pour les arts plastiques d'*Almada-Negreiros*, n'ont pas permis au futurisme de vraiment commencer, même si par la suite la revue *Presença* — qui apparaît en 1927 — revient sur *Orpheu*, elle ne le continue pas. Ainsi, le tournant pris par la modernité portugaise n'a pas été très influencé par le futurisme mais le bouleversement que celui-ci a provoqué à un moment décisif de son histoire littéraire, a eu son importance. Les textes que l'on va lire portent les traces du passage de ce météorite.

(2) *Le retour des dieux — Manifestes du modernisme portugais*, éd. Champ Libre.

BREFS ELEMENTS DE CHRONOLOGIE

Portugal

1909 : Publication du « Manifeste du Futurisme » dans un journal des Açores.

1910 : Revue « A Aguia », qui s'éloigne du symbolisme dominant.

1911 :

1912 : Mouvement dit « de la Renaissance portugaise » dont l'expression littéraire est le « Saudosismo » considéré comme la manifestation du « sang spirituel de la race ». F. Pessoa collabore un temps avec ce mouvement. Premières lettres connues de M. de Sa Carneiro à F. Pessoa.

1913 : Première exposition de Almada - Negreiros.

1914 : Mario de Sa-Carneiro : « La confession de Lucie », « Dispersion ». Fernando Pessoa : nuit du 8 mars, d'après le poète, création des hétéronymes et écriture de leurs premiers textes.

1915 : Grands textes de Almada - Negreiros. Sa-Carneiro : « Ciel en

Ailleurs

Ballets russes à Paris - Le bateau-lavoir. Manifeste de Marinetti.

Débuts du futurisme en Russie. Manifestations futuristes en Italie. « Der sturm », revue de l'expressionnisme en Allemagne.

Marinetti correspondant de guerre en Lybie. Paul Claudel : Cinq grandes odes. Akméisme en Russie.

Marinetti : Anthologie futuriste. Kandinsky : Du spirituel dans l'art.

Antonio Machado : « Campos de Castilla ».

Manifeste des cubo-futuristes russes : « Une gifle au goût du public ». Mandelstam : « La pierre ».

Apollinaire : Alcools.

Blaise Cendrars : La prose du transsibérien.

Matakowski : Poèmes.

Marcel Proust : Un amour de Swann.

Cercle linguistique de Moscou.

Ezra Pound : Anthologie de la poésie imagiste.

« Blast », organe du « Vorticisme ». Visite agitée de Marinetti en Russie. Premier recueil des écrivains prolétariens, préfacé par Gorki.

Picabia fonde « 391 » à Barcelone.

feu ». « Orpheu », n° 1 et 2, avec les textes devenus célèbres : « L'Ode Maritime » de Pessoa/Alvaro de Campos, le « Manucure » de Sa-Carneiro, « La Pluie Oblique » de Pessoa, et autres.

1916 : Suicide de Mario de Sa-Carneiro à Paris. Numéro unique des revues « Centauro » et « Exílio ». Page futuriste dans un journal de Faro.

1917 : Soirée futuriste au « Teatro Republica », à Lisbonne. Nombreuses interventions d'Almada-Negreiros. « Portugal futurista », numéro unique saisi par la police, avec « Ultimatum » de Pessoa/Alvaro de Campos et de nombreux textes.

Marinetti : « La guerre seule hygiène du monde. »
Malevitch : « Manifeste du Suprématisme ». Marinetti participe avec Mussolini à des attaques contre des journaux progressistes.

Pierre Albert-Birot fonde « Sic ».
Franz Kafka : La métamorphose
Naissance de Dada.
Vicente Huidobro lance, à Buenos-Aires, le « Criacionismo ».
« OPOIAZ », en Russie.

Pierre Reverdy fonde « Nord-Sud ».
T.S. Eliot : Poèmes.
Malakowski : L'Homme. Premières publications Dada.
Création, en Russie, du « Proletkult ». Début de Bertolt Brecht.

ANTHOLOGIE DES TROUBADOURS GALEGO - PORTUGAIS

De la fin du IX^e siècle à celle du XIV^e, à travers toute l'Europe, plus de dix générations de poètes, musiciens, chanteurs, hommes et femmes des cours ou pauvres jongleurs, vont écrire l'histoire des troubadours et fonder la poésie moderne. Avec, dans chaque contrée, des richesses particulières et des découvertes.

Un accent, une langue à l'épreuve du jeu et du métier.

Les troubadours galégo-portugais occupent une place de choix dans ce vaste concert. Ils sont rois ou grands capitaines, soldats, hobereaux ruinés, bourgeois enrichis ou petites gens, navigateurs promis à l'aventure, combattants de la Reconquête contre les Maures...

Ils viennent du nord du Portugal actuel et de la Galice où une même langue se pratique. Ils viennent de Castille et du Leon, comme le roi Alphonse X qui dicte ses lois en castillan et ses poèmes, dont les "Chants pour sainte Marie", monument de la poésie sacrée, en galégo-portugais. Ils viennent d'Aragon, et de plus loin. Des troubadours provençaux écrivent dans cette langue, et même un génois...

Avec eux, de la fin du XII^e siècle au milieu du XIV^e, le chant courtois se poursuit, cependant qu'ils créent, avec les "Chants d'ami", une autre façon d'aborder la "folie du coeur" et avec le "parallélisme", une technique singulière pour la dire.

Les troubadours galégo-portugais développent également, à leur manière vigoureuse, agressive et drôle, les "Chants de médisance et de raillerie", poèmes d'intervention où l'âpreté, la rudesse, le disputent à la crudité des thèmes et du langage...

On trouvera dans ce volume quatorze-vingt douze chants d'ami par trente-huit troubadours, cinquante-trois chants de médisance et de raillerie par trente-quatre troubadours, trente-huit chants d'amour par vingt-deux troubadours et six "Chants pour sainte Marie". Soixante dix troubadours sont présents.

Dans la collection "UNE ANTHOLOGIE", dirigée par Henri Deluy et Jacques Roubaud. Ce volume : 368 pages, 150 F.

EDITIONS P.O.L.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

En Français

Action Poétique, n° 104 (« Pessoa »), n° 106 (« Mario de Sa Carneiro »).

Numéro spécial, mai 1986, *Alfabeto/ Quinzième Littéraire - Futurismo Futurismi*.

— L. Perrone Moises : Pessoa et le Futurisme.

— L. Stegagno Picchio : Marinetti e il Futurismo mentale dei portoghesi.
Europe - Mars 1975 - Futurismes T.1.

— P. Rivas : Frontières et limites du Futurisme au Portugal et au Brésil.

F. Pessoa : Le retour de Dieux - Manifestes du Modernisme Portugais - E. Champ Libre.

Mario de Sa Carneiro : Poèmes - E. La Différence.

Fernando Pessoa : voir catalogues : « Editions Unes » ; Editions Royau-
mont ; plusieurs volumes en préparation chez Christian Bourgois.

En Portugais

Poesia Futurista portuguesa (Faro - 1916-1917), R.J., 1981.

Joao Alves das Neves : O movimento futurista em Portugal.
Le mouvement futuriste au Portugal.
ED. Dinalivro - Lisboa - 1985.

Revue « Orpheu » N° 1, 2, 3, Ed. Atica-Lisbonne.

Clara Rocha : Revistas Litterarias do Seculo XX em Portugal.
Revue littéraire du XX^e siècle au Portugal.
Ed. Imprensa Nacional-Casa da Moeda. Lisboa.

Fernando Guimaraes : Simbolismo, Modernismo e Vanguardas.
Symbolisme, Modernisme et Avant garde Lisboa.
Ed. Casa da Moeda - Lisboa.

Nuno Judice : A era do « Orpheu ».
L'ère d'Orpheu.
Ed. Teorema - Lisboa.

Eugénio Lisboa : Poesia do « Orpheu » ao Neo-Realismo.
Poésie d'Orpheu au Néo-réalisme.
Biblioteca Breve - Lisboa.

J.A. França : O modernismo na arte portuguesa.
Le modernisme dans l'art Portugais.
Biblioteca Breve - Lisboa.

Amadeo de Sousa-Cardoso et Almada Negreiros.
Ed. Bertrand - Lisboa.

SALUT A WALT WHITMAN

Portugal. Infini, onze juin mil neuf cent quinze...

Hé - là - à - à - à - à - à - à - à !

D'ici, au Portugal, en mémoire tous les siècles,
Je te salue, Walt, je te salue, mon frère en Univers,
Moi qui porte monocle et une veste trop cintrée,
Je ne suis pas indigne de toi, tu le sais bien, Walt,
Pas indigne de toi, il suffit de te saluer pour ne pas l'être...
Moi si près de l'inertie, si vite accablé d'ennui,
Je suis des tiens, tu le sais, je te comprends et je t'aime,
Même si je ne te connais pas, j'ai vu le jour l'année de ta mort,
Je sais que toi aussi tu m'as aimé, que tu m'as connu et je suis content,
Je sais que tu m'as connu, observé et que tu m'as démêlé,
Et que c'est cela que je suis, à Brooklyn Ferry dix ans avant de naître,
Ou remontant la rua do Ouro en pensant à tout ce qui n'est pas la rua do
Ouro,
Et comme tu as tout ressenti, je ressens tout, nous voici main dans la main,
Main dans la main, Walt, main dans la main nous dansons l'Univers dans
l'âme.

O toi, toujours moderne, éternel, chanteur du concret absolu,
Concubine fougueuse de l'univers dispersé,
Grand pédéraste, tu te frottes à la diversité des choses,
Fécondé par les pierres, les arbres, les gens, les métiers,
Rut des passages, des rencontres fortuites, des observations vraies,
Toi, mon enthousiaste pour le contenu de tout,
Mon grand héros qui pénètres dans la mort en faisant des bonds,
En rugissant, en glapissant, en beuglant pour saluer Dieu !
Chanteur de la fraternité cruelle et tendre envers tout,
Grand démocrate épidermique, contigu et parfait du corps et de l'âme,
Carnaval de toutes les actions, Bacchanale de tous les projets,

Frère jumeau de tous les élans,
Jean-Jacques Rousseau du monde qui produira les machines,
Homère de l'insaisissable, du charnel fluctuant
Shakespeare de la sensation qui déjà marche à vapeur
Milton-Shelley à l'horizon de l'Electricité future !
Incube de tous les gestes,
Spasme à l'intérieur de tous les objets-force,
Souteneur de tout l'Univers,
Prostituée de tous les systèmes solaires...

Que de fois j'embrasse ton portrait !
Là où tu es maintenant (je ne sais pas où mais c'est Dieu)
Tu sens cela, je sais que tu le sens et mes baisers(tous mes gens)
en sont plus chauds,
C'est comme ça que tu les aimes, mon vieux, et de là-bas tu me dis merci :
Je le sais, quelque chose me le dit, un acquiescement dans mon esprit,
Une érection abstraite et indirecte au fond de mon âme.

Rien d'engageant chez toi, mais du musclé, du cyclopéen,
Bien que devant l'Univers ton attitude fût celle d'une femme,
Et chaque herbe, chaque pierre, chaque homme était pour toi l'Univers.

Mon vieux Walt, mon grand Camarade, evohé !
J'appartiens à ton orgie bachique de sensations-en-liberté,
Je suis des tiens, de la sensation de mes pieds à la nausée de mes rêves,
Je suis des tiens, regarde-moi, de là-bas chez Dieu tu me vois à l'envers :
Du dedans au dehors... Mon corps est celui que tu devines, tu vois mon
âme —

Tu la vois, elle, vraiment et dans ses yeux tu vois mon corps —
Regarde-moi : tu sais que moi, Alvaro de Campos, ingénieur,
Poète sensationniste,
Je ne suis pas ton disciple, je ne suis pas ton ami, je ne suis pas ton
chanteur,

Tu sais que je suis Toi et tu es content !
Je ne peux jamais lire tes vers d'affilée... Il y a trop à ressentir...
Je traverse tes vers comme bousculé par une foule.
Ça sent pour moi la sueur, l'huile, l'activité humaine et mécanique.
Dans tes vers, à certains moments, je ne sais plus si je lis ou si je vis,
Je ne sais plus si ma vraie place est dans le monde ou dans tes vers,

Je ne sais plus si je suis ici, debout sur la terre naturelle,
Ou bien la tête en bas pendu à une sorte de construction,
Pendue au sommet naturel de ton inspiration foisonnante,
Au sommet de ton intensité inaccessible.

Ouvrez-moi toutes les portes !
Il faut à tout prix que je passe !
Le mot d'ordre ? Walt Whitman
Mais je ne donne aucun mot d'ordre...
Je passe sans explications...
S'il le faut, j'enfonçe les portes...
Oui, moi le fluet, le civilisé, j'enfonçe les portes,
Parce qu'à cet instant je ne suis ni fluet ni civilisé,
Je suis MOI, un univers pensant de chair et d'os qui veut passer,
Qui doit passer à tout prix, et quand je veux passer je suis Dieu !

Otez ces ordures devant moi !
Collez-moi ces émotions au placard !
Dehors, les politiciens, les gens de lettres,
Les commerçants rangés, la police, les filles de joie, les souteneurs,
Tout cela c'est la lettre qui tue, pas l'esprit qui donne vie.
L'esprit qui donne vie, à cet instant, c'est MOI !

Qu'aucun fils de p... ne se mette en travers de mon chemin !
Mon chemin va de l'infini à sa fin !
Que je sois ou non capable d'atteindre la fin, ce n'est pas ton problème,
C'est le mien, celui de Dieu, celui du sentir-mien de la parole-Infinie...
En avant !

Je mets des éperons !
Je sens mes éperons, je suis le cheval que je monte,
Car, moi, par la seule volonté de me fondre en Dieu,
Je peux être tout, n'être rien, ou n'importe quoi,
Selon mon envie... Ça ne regarde personne...
Folie furieuse ! Besoin de japper, de sauter,
De brailler, de braire, de faire des bonds, des cabrioles, des cris avec mon
corps,

De me cramponner aux roues des véhicules pour passer dessous
D'aller au-devant du fouet prêt à s'abattre
D'être la chienne de tous les chiens, et ce n'est pas assez,

D'être le volant de toutes les machines, la vitesse sans limites,
D'être le piétiné, l'abandonné, le disloqué, le rétamé.
Danse avec moi cette rage, Walt, là-bas, de l'autre monde,
Danse avec moi cette batucada qui percute les étoiles,
Tombe avec moi sur le sol, sans force.
Avec moi le toqué, jette-toi contre les murs,
Brise-toi, éparpille-toi avec moi
Sur tout, partout, autour de tout, sans rien,
Rage abstraite du corps qui creuse des maëlstroms dans l'âme...

Hue ! Allons-y ! En avant !
Même si Dieu ne veut pas, allons-y... Ça ne fait rien...
Allons-y même si c'est pour nulle part...
Infini ! Univers ! Limite sans limite ! Qu'importe ?

(Laisse-moi retirer ma cravate et déboutonner mon col.
On manque d'énergie avec la civilisation autour du cou...)
Voilà. Maintenant allons-y, partons.

Dans la grande marche aux flambeaux-de-toutes-les-cités-d'Europe,
Dans la grande marche de guerre de l'industrie, du commerce et du
loisir

Dans la grande course, la grande montée, la grande descente
Je m'emballe, je saute et tout saute avec moi
Je saute pour te saluer,
Je beugle pour te saluer,
Je me déchaîne pour te saluer, je fais des bonds, debout, je déborde !

Aussi est-ce à toi que j'adresse
Mes vers libres, mes vers bonds, mes vers
Spasmes
Mes vers-assaut-d'hystérie,
Mes vers qui traînent le charriot de mes nerfs.
Les culbutes m'inspirent,
Je respire mal, debout je m'exalte
Et mes vers sont ceux d'un homme incapable d'éclater de vivre.

Ouvre-moi toutes les fenêtres !
Arrachez-moi toutes les portes !
Couvrez-moi de toute la maison !

Je veux vivre libéré dans l'air,
Je veux bouger hors de mon corps,
Je veux courir comme la pluie le long des murs,
Je veux être écrasé comme les pavés des grandes routes,
Je veux descendre, comme un poids, au fond des mers,
Avec une volupté qui m'a déjà échappé

Je ne veux pas de verrous aux portes !
Je ne veux pas de serrures aux coffres !
Je veux m'intercaler, me glisser, être porté,
Je veux qu'on me rende fou-dépendant d'un autre,
Qu'on me vide hors des poubelles,
Qu'on me jette à la mer,
Qu'on passe me prendre chez moi pour des virées obscènes.
Surtout ne plus être assis là, tranquille,
Surtout ne plus avoir à écrire ces vers !

Je ne veux pas d'intervalles dans le monde !
Je veux une contiguïté profonde et matérielle entre les objets !
Je veux que les corps physiques s'apparient comme les âmes,
De façon dynamique mais aussi statique !

Je veux voler et tomber de très haut !
Etre lancé comme une grenade !
Aboutir à... Etre emporté jusqu'à...
Apogée abstraite au fin fond de moi, de tout !

Montée par paliers de fer et moteurs !
Montée à toute volée du grand escalier sans marches !
Pompe hydraulique qui démarre mes entrailles sensibles !

Rivez-moi à des chaînes, que je les brise !
Que je les brise avec mes dents, mes dents qui saignent,
Je jouis de la vie en masochiste, spasme et sang !

Les marins m'ont fait prisonnier,
Des mains m'ont serré dans le noir,
Je suis mort, temporairement, de les sentir,
Alors mon âme a léché le sol nu du cachot
Et le cri-cri des interdits a déjoué ma provocation.

Bondis, saute, prends le mors aux dents,
Pégase-fer-au-rouge de mon trouble et de mes angoisses.
Terme indécis de mon destin à moteurs !

He calls Walt :

Une porte pour tout !
Un pont pour tout !
Une route pour tout !
Ton âme omnivore,
Ton âme poisson, oiseau, fauve, homme, femme.
Ton âme deux quand c'est deux,
Ton âme un égale deux si deux égalent un,
Ton âme flèche, foudre, espace,
Baisée, nouée, sexuée, Texas, Caroline, New-York
Brooklyn Ferry le soir,
Brooklyn Ferry des allers retours,
Liberté ! Democracy ! Vingtième siècle à l'horizon !
Pan ! pan ! pan ! pan ! pan !
PAN !

Toi, celui qui étais, qui voyais, qui entendais
Le sujet et l'objet, l'actif et le passif,
Ici et là, partout toi,
Cercle qui comprend toutes les façons de sentir,
Borne milliaire de tout ce qui peut exister,
Dieu Terme de tous les objets imaginables, c'est toi !
Toi Heure,
Toi Minute,
Toi Seconde !
Toi, intercalé, libéré, déployé, envoyé,
L'intercalément, la libération, l'envoi, le déploiement,
Toi l'intercaleur, le libérateur, le déployeur, l'expéditeur,
Je timbre toutes les lettres,
J'écris toutes les adresses :
Marchandise livrée, retournée, en instance...
Train des sensations, une âme-kilomètre heure,
A l'heure, à la minute, à la seconde, PAN !

A présent, sur le point de mourir, je vois enfin clair.
Grand Libérateur, je reviens soumis vers toi.
Sans doute m'étais-je donné, à moi-même, un but.
Sans doute, puisque je me suis exprimé, ai-je voulu dire quelque chose.
Mais aujourd'hui, si je regarde en arrière, je n'ai qu'une angoisse :
Ne pas avoir connu ce calme supérieur à toi-même,
Ton détachement constellé de Nuit Infinie.

Je n'ai, peut-être, reçu aucune mission sur terre.

Voilà que je vais appeler,
Privilège bruyant, assourdissant, de te saluer,
Tout le fourmillement humain de l'Univers,
Tous les modes de toutes les émotions,
Toutes les formes de toutes les pensées,
Toutes les roues, tous les volants, tous les pistons de l'âme.

Voilà que je crie
Et dans le cortège de Moi à toi, cela s'esbroust
En tohu-bohu métaphysique et réel
En méli-mélo de choses incohérentes qui m'envahissent.
Ave, salve, salut, ô grand batard d'Apollon
Amant impuissant et fougueux des neuf muses et des grâces
Funiculaire de l'Olympe à nous et retour.

11-6-1915.

(Trad. Remy Hourcade et Emmanuel Hocquard)

MANUCURE

Avec la sensation de me polir les ongles,
Brusque et inexplicable sensation de tendresse,
Tout m'enferme en Moi — picusement.
Pourtant me voici seul au Café :
Le matin, comme toujours, parmi les baillements jaunes.
A nouveau, rien que les tables — ingrates
Et dures, taillées dans leur disgraciosité
Stupide, quadrangulaire et libre-penseuse...
Dehors : jour de Mai dans la lumière
Et le soleil — jour brutal, provincial et démocratique
Que mes yeux délicats, raffinés, perçants et citadins
Ne peuvent tolérer — et sitôt forcés
Sont pris de nausées. Toute ma sensibilité
S'offense de ce jour avec des gens qui chantent
Entre amis que j'accompagne parfois —
Bruns, naturels, aux moustaches fournies —
Qui écrivent mais adhèrent aux partis politiques
Et assistent aux congrès républicains,
Fréquentent les femmes, aiment le vin rouge,
Les poires ou les sardines frites...
Et moi toujours avec la sensation de me polir les ongles
Et de les peindre avec un vernis parisien,
Je m'attendris de plus en plus
Au point de pleurer sur Moi-même...
Mille couleurs dans l'Air, mille vibrations palpitantes,
De brumeux plans déviés
Qui plantent des flèches, des bandes changeantes, des disques
flexibles,
Parviennent imperceptiblement à me profiler
Toute la tendresse que j'aurai pu avoir connue
Toute la grandeur que j'aurai pu avoir ressentie,

Tous les décors qu'entretiens je Fus...
C'est ainsi que, peu à peu, se focalise en moi
L'obsession faible d'un sourire
Que reflèteraient de vagues miroirs...
Légère inflexion sinuante...
Fin frisson cristallisé...
Insaisissable décalage...
Vive étincelle atmosphérique...

Et tout, tout ainsi m'a conduit dans l'espace
Par d'innombrables intersections de plans
Multiples, libres, glissants.

C'est là, dans le grand Miroir à fantômes
Qu'ondule et s'entregerbe tout mon passé
Que s'écroule mon présent,
Et que mon futur est déjà poussière

.....

Je pose alors mes limes,
Mes ciscaux, mes pots de vernis,
Les polissoirs de ma sensation —
Et je laisse mes yeux s'affoler dans l'Air !
Ah ! pouvoir tarir ce dans quoi il s'incruste,
Traverser sa Beauté — sans subir, à la fin ! —
Chanter ce qu'il bouge et façonne et imprègne
Gonfle et répand en vibrations :
Rendu subtil, continu — je perpétue à l'Infini !...

Ah ! les calottes suspendues entre les ogives des ruines
Les triangles solides embarqués par les nefs !
Les hélices à l'arrière d'un vol vertical !
Les sphères gracieuses qui suivent une balle de tennis ! —
Les oscillations blondes quand rit la bouche de la joueuse...
Les guirlandes rouges, les éventails quand une danseuse russe,
Demi-nue, agite ses mains peintes de Salomé
Sur une grande scène d'Or !
— Les dentelles d'autres ballets !

Ah ! plus que des inflexions de précipices, aveuglantes et criardes,
Les sommets brutaux qui divergent, qui craquent,
Quand se croisent des couteaux d'apaches
Hauts petits matins froids...

Et par les gares et les quais d'embarquement,
Les grandes caisses accumulées
Les malles, les ballots — pêle-mêle ... (1)
Tout enserré dans l'Air
Qui le lie, qui le sépare
En de multiples interstices
Par où je sens errer mon âme...
— ô beauté futuriste des marchandises !

— Toile des ballots
Comme j'aimerais me faire une toge de Toi !
— Bois des caisses
Comme j'aimerais enfoncer mes dents en Toi !
Et les clous, les cordes, les cerceaux... —
Mais, au-dessus de tout, comme dansent étincelantes
A mes yeux audaces de beauté,
Les inscriptions sur tous ces ballots —
Noires, rouges, bleues ou vertes —
Cris du présent et commerce et Industrie
En transit cosmopolite :

FRÁGIL! FRÁGIL!

843—AG LISBON

492—WR MADRID

(1) en français dans le texte

Avide, suivant la nouvelle Beauté atmosphérique,
Mon regard toujours serpente dans sa frénésie de l'absorber
A mon tour. Et vers quelles magies, en vérité, tout transbordé
Par le grand fleuve insidieux,
Il se tourne, grotesque — rapide,
Impondérable, délié, inconstant...
— Regarde les tables... Eia ! Eia !
Là-bas elles vont toutes dans l'Air cabriolantes
En séries instantanées de carrés
Là — mais déjà, plus loin, en losanges tordus...
Et s'entregerbent les rangées inextricables,
Et se mêlent aux tables les insinuations criardes
Des banquettes de velours rouge
Qui courent par les côtés du Café...
Et, plus haut, en plans obliques,
Les aériens symbolismes de minces blasons
Eblouissent les quadrillages des fonds de pailles
Des chaises qui, réveillées en sursaut dans leur sommeil horizontal,
Hop !, se lèvent aussi pour la sarabande...

Mes yeux oints de Nouveau
Si ! — mes yeux futuristes, mes yeux cubistes, mes yeux
intersectionnistes,

Ne cessent de frémir, d'absorber, de rayonner
Toute la beauté spectrale, transférée, succédannée,
Toute cette Beauté-sans-Support,
Disloquée, émergée, toujours variable
Et libre — en mutations continues,
En insondables divergences...

— Et quant à ma banale tasse de porcelaine ?

Ah ! elle s'épuise celle-ci en de grecques courbes d'amphore,
Grimpe un sommet de spires
Qu'émet son bord à frises d'or...

É no ar que ondeia tudo! É lá que tudo existe! . .

... Des longues vitres polies qui s'étendent sur la rue
Maintenant arrivent des théories de sommets hyalins
Qui palpitent cristallisations nébuleuses et diffuses.
Comme un rayon de soleil à travers la plus grande des vitrines,
Dansent dans l'espace en le teignant de fantaisies,
Des nœuds, des boucles, de flèches, des as — dans la poussière
multicolore —

(Trad. Fabrice Baudart)

APOTHEOSE

.....
Près de moi résonne un timbre :

Taches sonores !

C'était ce qui manquait dans le paysage...

Les ondes acoustiques la rendent encore plus subtile :

Les voilà ! Les voilà ! Elles courent agiles,

Les voilà qui se dressent gentilles, délicates biches de l'Ame...

Au téléphone une voix demande un numéro :

Nord - 2, 0, 5, 7...

Et dans l'air se fixent des pochoirs pour des chiffres :

ASSOMPTION DE LA BEAUTE NUMERIQUE

ASSUNÇÃO DA BELEZA NUMÉRICA

1 3 4 5 6
7 7 7
8 8
2 0 1 3
4 1 4
5 9 6
1 1 1 1
5 5 0 0
8 8 8 8

Plus loin un serveur laisse tomber un plateau...

La merveille n'a pas de fin !

Un nouveau tourbillon d'ondes argentées

S'élargit en échos circulaires, rutilants, bruissants

Comme une eau froide éclaboussant et rafraîchissant l'atmosphère...

— Mes yeux, exténués par la Beauté !

Ineffable rêverie faite de pénombre —

Par de brèves lueurs mes paupières se ferment

.....

*...Elles commencent à me rappeler les anneaux de jade
De certaines mains que j'ai un jour possédées —
Et les voici, en sortilèges, déjà s'enroulant dans l'Air...
Ils me rappellent des baisers — et s'élèvent
En marqueteries de carmin...*

*Des hélices à paillettes divergent...
Des crêtes s'ouvrent, des tranchants se fendent...
Des petits timbres d'or s'entrelacent...
Des spires se haussent, des croix se lient...
Des étoiles se brisent, des plumes sombrent...*

*Endolori, pour dérober mes yeux à la richesse,
Je les serre fermement...*

*En vain ! Il n'y a pas de défense :
Des plans vrombissent à mes oreilles, en cataractes,
Pendant l'obscurité —
Plans, intervalles, chutes, sauts, déclivités...*

*— O magie théâtrale de l'atmosphère,
— O magie contemporaine — car nous seuls,
Ceux d'Aujourd'hui, renchérissons et frémissons !*

.....
*Eeeh ! Eeeh !
La masse des vibrations cingle
Comme jamais s'épuisant en rythmes irisés !
Moi-même je me sens transmis par l'air, en pelote !
Eeeh ! Eeeh ! Eeeh !..*

*(Comme tout est différent
Irréel par le gaz :
De libres-penseuses, les tables fluidiques,*

*Diluées,
Sont déjà catholiques comme moi, et comme moi monar-
chistes !...)*

.....
.....

Serein.

*Face à moi s'asseyait un étranger
Qui déplie le «*Matin*». Mes yeux,
Dans une tranquillité faite d'espace,
Les voilà qui devinent de loin les caractères,
Qui commencent à agiter
Toute la nouvelle sensibilité typographique.*

*Eh-là ! caractères gras des manchettes à sensation !
Italique maigre des chroniques quotidiennes !
Corps-12 romain, installé, bourgeois et confortable !
Gothiques, cursives, rondes, anglaises, capitales !
Type minuscule des petites annonces !
Mon elzevir aux courbes pédérastes !...
Et les ornements typographiques, les vignettes,
Les gros filets noirs,
Les «*puzzles*» frivoles de la ponctuation,
Les astérisques — et les guillemets... les accents...
Eh-là ! Eh-là ! Eh-là !*

T S A b c ; x (q̄) Y I Z o f A w Δ ü ñ
o « q̄ ē < . . & , • ē e . > ü " — ä §
P ↗ W s β - ^ " " O z ? ü x e F i d II

*— Abécédaires, anciens et modernes,
Grecs, gothiques,
Slaves, arabes, latins —
Eia-hô ! Eia-hô ! Eia-hô !...*

*(Hip ! Hip-là ! nouvelle sympathie onomatopéique,
Exhalant la beauté alphabétique pure :
Uu-um... kess-kresss... vliim.... tlin.... blong... flong... flak...
Pâ-am-pam ! Pam... pam... poum... poum... Hurrah !)*

*Mais l'étranger tourne la page,
Lit les dépêches de Dernière Heure,
Aussi léger que la feuille de journal,
Dans un tournoiement de lettres,
Le monde entier repose dans ses mains !*

*— Hurrah ! pour vous, industrie typographique !
— Hurrah ! pour vous, entreprises journalistiques !*

MARINONI LINOTYPE
O SECULO BERLINER TAGEBLATT
LE JOURNAL LA PRENSA
CORRIERE DELLA SERA THE TIMES
NOVOÏÉ VREMIÁ

*En dernier s'ouvre la page des annonces...
— O émotivité zébrante de la Réclame,
O esthétique futuriste — up-to-date des marques commerciales,
Des firmes et des enseignes !...*

LE BOUILLON KUB

PASTILLES
VALDA

VIN DÉSILES

BELLE JARDINIÈRE

FONSECAS,
SANTOS & VIANNA

HUNTLEY & PALMERS

“RODDY”

Joseph Paquin, Bertholle & Co.

LES PARFUMS DE COTY

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

CRÉDIT LYONNAIS

BOOTH LINE NORDDEUTSCHER LLOYD

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS LITS
ET DES GRANDS EXPRESS EUROPÉENS

Et la svelte légèreté des firmes, LIMITED

.....
.....

*Tout ceci, cependant, tout ceci, je le rapporte de nouveau à l'Air
Car toute cette Beauté y ondule également : —
Chiffres et lettres, firmes et pancartes —
Haut-reliefs, ornements !...
Mots en liberté, sons sans-fil,*

MARINETTI + PICASSO = PARIS < SANTA RITA
PINTOR + FERNANDO PESSOA
ÁLVARO DE CAMPOS

!!!!

*Avant de me dresser je me souviens encore,
La merveille parisienne des comptoirs de zinc,
Dans les bars... je ne sais pourquoi...*

*— « Un vermouth cassis »... « Un Pernod à l'eau »...
« Un amer-citron »... « une grenadine »...*

.....
.....
.....

Je me lève...

— Déroute !

Au fond, dans le plus grand excès, des miroirs réfléchissent

Tout ce qui oscille dans l'Air :

Plus beau à travers eux,

Ce qui ressort le plus subtilement...

— O rêve délié, ô faux clair-de-lune,

Jamais dans mes vers je ne pourrai chanter,

Comme je le désirerai, jusqu'au spasme et à l'Or,

Toute cette beauté inaccessible,

Cette Beauté pure !

Je roule sur moi le long d'un escalier...

Je moleste mes doigts...

J'oublie complètement que j'en vernissais les ongles...

Et les dents qui grincent, les yeux détournés,

Sans chapeau, comme un possédé :

Je me décide !

Je cours alors dans la rue avec des cabrioles et des cris :

— Hi-là ! Hi-là ! Hilà-hô ! Eh ! Eh !...

Boum... boum... boum... boum boum boum boum...

(Trad. Jacinto Lageira)

VLIJIMIIIM...

BRÁ-ÔH... BRÁ-ÔH... BRÁ-ÔH!...

FUTSCH! FUTSCH!...

ZING-TANG... ZING-TANG...

TANG... TANG... TANG...

PRÁ Á K K!...

9, boulevard Saint-Denis-Boul, Sébastopol, 144
Café de France
1914.

Paris, le 20 juin

Cher Fernando Pessoa,

Je ne sais vraiment pas comment vous dire tout mon enthousiasme pour l'*Ode* (1) d'Alvaro de Campos que j'ai reçue hier. C'est une chose énorme, géniale, une des plus grandes de vos œuvres — laissez-moi vous le dire sans modestie mais très sincèrement : du haut de mon orgueil, ces vers sont de ceux qui m'indiquent clairement la distance qui existe, dans tous les cas, entre vous et moi. Et moi je me considère déjà si grand, je regarde déjà avec mépris tant de choses qui m'entourent... Pardonnez-moi. Mais c'est seulement de cette façon que je peux vous montrer la juste mesure de mon admiration. On ne peut être plus grand, plus beau, produire un effort plus intense — être plus sublime : en fabriquant de l'Art, un art lumineux et émouvant et gracieux et troublant, qui donne le frisson avec des sujets futuristes, bien d'aujourd'hui — tous en prose. Je n'ai aucun doute en vous affirmant, mon ami, que vous venez d'écrire le chef-d'œuvre du Futurisme. Parce que, bien qu'elle ne soit peut-être pas pure, scolairement futuriste — l'ode dans son ensemble est absolument futuriste. Mon ami au moins à partir de maintenant, Marinetti, est un grand homme... parce que tous reconnaissent en lui le fondateur du Futurisme, et que cette école a produit son chef-d'œuvre. Après votre ode, mon cher Fernando Pessoa, je crois qu'on ne peut rien écrire de nouveau pour chanter notre époque. Ce ne serait que spécialisations supplémentaires sur chaque sujet, chaque objet, chaque émotion que mon ami a traité avec génie. En somme : des variations sur le même thème. Je veux, en parcourant l'ode, dégager pour vous quelques-uns des vers qui ont le plus provoqué mon admiration. Ce vers qui clôt la première partie est une fulgurance géniale.

« (Ah ! comme j'aimerais être le « *souteneur* » de ces gens-là !) »

Même si l'ode ne contenait d'autre beauté que ceci, cela suffirait, selon moi, à l'immortaliser.

Ensuite, comme est beau et — du reste — en accord avec les théories futuristes :

« (Un budget est aussi naturel qu'un arbre. Et un parlement aussi beau qu'un papillon.) »

Autre chose énorme, d'une émotion claire, et féminine, gentille :

« Hop-la-ho Jockey qui gagnas le Derby.
Serre entre les dents ta toque bicolore ! »

Je vous cite encore comme admirable, parmi beaucoup d'autres, le passage :

« La rage d'aller en même temps à l'intérieur de tous les trains », etc.

C'est une autre merveille que le final avec ses onomatopées.

De ce que jusqu'ici je connais de futuriste — votre ode n'est pas seulement la plus grande — c'est la seule chose admirable. La lire, croyez-le, mon cher ami, a été un des plus grands plaisirs de ma vie — et elle continue d'être un des morceaux littéraires que je sens, que j'aime, et que j'admire le plus. Je vous prie seulement de croire à mes paroles qui sont encore loin de traduire tout mon enthousiasme. Je n'ai, je le confesse, qu'un seul regret : que ce ne soit pas le nom de Fernando Pessoa qui soit écrit au bas — cela en dépit de toute considération. Je ne trouve pas que l'ode soit un extrait. Je trouve au contraire que — telle qu'elle est — elle est un tout complet, parfait à l'extrême, équilibré à l'extrême. Après tout cela, mon ami, plus que jamais l'Europe est urgente !...

(Trad. Anne Getzler)

(1) Il s'agit de « L'Ode triomphale ». Voir « L'Ode Triomphale et douze poèmes de la fin » par Alvaro de Campos. Traduction Rémy Hourcade et Emmanuel Hocquard, Editions Royaumont.

SA-CARNEIRO

*Dans ce numéro d' « Orpheu » qui sera fait
De roses et d'étoiles dans un monde nouveau.*

Ce qu'on appelle mort, jamais
N'a eu pour moi le moindre sens...
L'arrivée de chacun de nous, ici-bas,
Où règne la loi sûre et la fausse faveur

N'est qu'une pose pour un arrêt
Entre deux trains, un aiguillage
Appelé : le monde, ou : la vie, l'heure ;
Le voyage, quoi qu'il en soit, se poursuit.

Je passais ; toi, dans un train express
Tu suivais, bien au-delà d'où je vais :
Au terminus, où j'arrive, pour finir,
Dans cet aller qui, à la fin, est un retour.

Car, dans la vaste gare où Dieu
Commande, tous les cœurs généreux,
En conflit avec eux-mêmes,
Seront accueillis chaleureusement.

Aujourd'hui, tu me manques, je suis deux tout seul.
Certaines âmes vont par deux, qui savent
Où les êtres sont des âmes.

Nous parlions et nous n'étions qu'un seul ! Nous,
Comme un dialogue dans une seule âme.
Je ne sais si tu dors, là, au calme,
Je sais que tu me manques, je suis un et seul.

C'est comme si j'attendais sans fin.
Ta venue évidente et comme,
Là, en bas, au Café Arcada —
Presque au fond, presque au bout,

Là où tu as écrit ce poème
Du trapèze, et nous souffrons
De tout ce que tu dis dans « Orpheu ».

Ah, mon meilleur ami, je ne rencontrerai
Jamais plus, dans le paysage enseveli
De cette vie, une âme si chère
A ce qui, en mon être, est réel.

Et plus encore, depuis que tu es sorti
Du monde, cette prison fermée,
Mon cœur est amorphe, infécond, et
Ce que je suis n'est qu'un triste rêve.

Nous pouvons toujours rester seul
Et croire éviter la nostalgie,
Demeure en nous ce désir de retrouver
L'ami avec lequel nous aimions parler.

1934.

(Trad. Henri Deluy)

LITTORAL

à amadeu de souza cardoso

spasmes de plagemer débordent invasion
le sable plonge vers le fond de la Mer par
les yeux du

pirate
sans vergues à la proue
Houle rut de la Mer
quoi de la voile Latine ?
Notre-Dame de la Libération
Enchère de sauvés
Douanier la Côte
Fort de la Barre
le portrait du Pilote à la graisse d'Hollande et citron
doux
sabots de Douane et pipe moteur
Taverne maritime
Kean matelot Anglais
Niveau 12 attention aux hélices

BELFAST

la Grande Crue atavismes du Déluge
la peur des rochers recroquevillés au clair de lune onaniste
tourbillons du danger perpendiculaire
l'éclat de l'huile Noire
le devoir du phare qui ne paraît même pas si grand
de l'intérieur
les dunes
les grottes
les renards la Nuit
finalement le phare est une maison
mais je ne voudrais pas être le gardien !

geckos en velours vieux jaune vers l'intérieur
commencements de sorcières se terminant en souvenirs de
fête champêtre

Château des maures
restes de sarrasins

La lune qui miaule
dans la citerne

la sonnette pour le café permission pour aller à terre
étrenne des mules

artichauts grands feux l'âge de se marier
feux d'artifices et froid loin de la fièvre

la Kermesse n'est jolie que lorsque je suis malade

Saint-Antoine de Lisbonne 10 cigarettes 60 sous

le sol-et-do n'a plus sonné après le désordre

yacht de Sines Poste restante

hotel Silva au-dessus de la pharmacie

réveiller à 8 h. mr. le capitaine

Stella matutina Journaux du matin

O DIA

le sable nue se roule dans la sieste devêtant les
yeux en rut

le Soleil est mâle, il hennit

Carthage en été époque balnéaire

Ligne du Nord Rossio-Campanha

route royale et tango

description musicale des moulins à vent

Station Télégraphe-Postal

je pêcherai bien joyeux 66 bains numéro pour

Laura

châlet avec vue sur la Mer ça se loue

Terre-Sienne de poterie lisse dans le Four de la Tuile

le potier a fait un vase chaque fois plus grand

si cela n'avait été le mauvais sort de la charbonnière elle n'aurait

pas des hanches de cruche

Grande jarre de terre émaillée Souvenir des

thermes

Eau salubre

savon à laver toi-

GRISAILLERIE

compte rendu oblique d'hivernage clef
symphonie agreste des cylindres mats
duvet neige des faux jets d'eau
dans le passage du régiment avec la rouille de
tambours
dé à coudre d'argent derrière les vitres ternes
attendant les épreuves du livre c'est dommage, qu'il
soit mal sorti,
rien n'est arrivé par le courrier
Acre ozone de rougeur grise papier-buvard
aigreur
Sainte-Barbara Bleu d'Hiver
on a froid à la poitrine là-haut sur la dunette
pleuvoir et faire beau les sorcières se
peignent
Histoire tragico-maritime
le crime de la vendeuse de poisson Sentier
société philharmonique Vasco de Gama
Vendeuses d'oranges philippine !
accent phénicien des poissonnières
cotillons Irritées Coimbre B
fado noir et sentimental
Astrakan maltais de mysticisme barbare
profil bridé en centime-musée
royal d'eau hissée du Vieil Aqueduc
vers le banc de la Mine avec le torchon sur le côté
Rose Marie était ici en ce jour du 7 Mai 1916
avec le poète futuriste

1916

(Trad. Jacinto Lageira)

José DE ALMADA-NEGREIROS, peintre, poète et dramaturge, 1890-1970.

SALTIMBANQUES

INSTRUCTION MILITAIRE
VOLTIGE
ET ZORA REGARDANT LES ETALONS

la maison en hauteur n'était que moitié de maison avec le toit caché vers l'intérieur de la moitié de tout caché vers l'intérieur des fenêtres feintes dans le mur jaune au soleil avec une guérite verte aussi voulant fuir vers l'intérieur du soleil de tous les côtés du soleil toujours sous le soleil toujours pour les yeux du soleil avec le mât sans drapeau pavoisé de soleil jaune de caserne jaune au soleil troué de soleil aveugle juste au milieu du mât sans drapeau du mât cassé de soleil derrière le mât sans drapeau couleur de mouchoir rouge de tabac à priser blanchissant au soleil avec quatre pierres aux coins pour qu'il ne vole pas jusqu'à la mer le mouchoir rouge de tabac à priser blanchissant au soleil avec quatre collines aux coins pour qu'il ne vole pas vers la mer loin de la caserne à l'intérieur avec le même mur de soleil de caserne pareil au jaune de l'extérieur moins la moitié avec un toit adossé au mur moins libre à l'intérieur de portes noires et murs de soleil de tous côtés soldats arrêtés soldats gris d'un côté l'autre noirs contre le soleil de tous côtés courbés vers l'ombre soldats gris moitié nus de brin gris de plomb rond de forme avec des reflets de fer blanc au soleil gris impersonnel de brin de parade carrée et fermée vers l'herbe en étais de brin pauvre pareil et minime soleil de brin soleil de brin-pyjama de sortir en costume de brin au soleil d'or loin au Brésil de soleil de plomb avec des retouches en rouge avec des éclaboussures sur les étais de brin gris seulement jusqu'aux murs de parade jaune et ombre dans la diagonale en marche noirs contre le soleil des bruns à l'ombre et trapus danseurs de moyenne hauteur sales de plomb et de soleil sale de lettre gothique sans fins ni gros avec la hauteur d'encre grasse avec la santé de brin mouillé gris-plus-foncé sous les bras sans fins ni gros jusqu'aux poignets de la taille du cou serrés aux manchettes des chemises sales jusqu'aux poignets couleur des sables des pins seulement jusqu'aux barrières du manège et gris sans manière de gris d'enfiler et hop la diane et recueillir le gris sans couvert au soleil gris au soleil soleil brin soleil gris gris gris seulement jusqu'aux barrières à l'intérieur du manège au soleil gris millième partie d'un gris numéroté sans nom sans nom sans âme sans la permission d'avoir une âme là dans les bouquins positifs des bottes de cuir blanc sans manière une seule boucle à enfiler de suite sans vouloir enfiler exprès se chaussant d'elles-mêmes sur les propriétaires entre mille et mille pareilles à mille sans manière pareil à la mesure militaire à l'aise à l'aise dans la mesure militaire sans mesure et pareil pour tous sans cerveau sans cheveux sans manière

halte santé il suffit la santé de brin au soleil roussissant à sec avec de l'eau à discrétion du robinet jaune au soleil gris pareil pour tous rasés au rasoir à lame de barbier analphabète de brin soleil seulement jusqu'aux barrières à l'intérieur du manège jaune et ombre en diagonale de zéro cela suffit et c'est assez cette chose de zéro-brin au soleil de plomb fondant dans le jaune du mur pareil vers l'intérieur pareil vers l'extérieur des fenêtres feintes en file de révoltes qui meurent vers l'intérieur de brin avec des clairs qui beuglent avec le soleil sur les métaux jaunes de soleil d'angles aigus de reflets de soleil de brin silencieux de ruines de moulins à vent entendant les fils des télégraphes et la fumée grise des trains un autre brin de triturer des nostalgies feuilles mortes dans la campagne verte et soleil avec l'ombre bleue des pins célibataires adossés à la nostalgie du frais du soir dans la distance dans l'eau dans les tournesols et dans l'autre paroisse avec des filles aux chapeaux de paille à large bord au soleil brûlé des filles chantant sur les chars à bœufs pleins de papillons des filles à midi passant la rivière a gué avec les jupes retroussées jusqu'à l'aîne nue au soleil avec des filles urinant accroupies dans l'ombre bleue du mur de chaux du cimetière loin de la ville d'une autre chaux dans l'air bleu et transparences et collines qui tombent dans la rivière avec des canots arrêtés au milieu pêchant et des yachts qui sortent avec du liège et des mouchoirs blancs disant adieu sur le pont et des colis ports et des vendanges effeuillées cierges pèlerinages fêtes fusées saouleries bombances fusées harmonium bas blancs avec des mules brodées de diaprures sur le vernis et châles pliés de la boutique et foulards ordinaires véritables et philharmonie et le maître compère parent ami intelligent visage droit homme bon et des lampions allumés familles grands festons de buis dans les drapeaux des mâts peints bal et désordre paix kermesse fusées saint jean grands feux nuits chaudes d'été avec des lampions allumés sur la mer et des torches sur le quai et feu prisonnier sur la roue étourdi comme le cœur enamouré enamouré feu de regard en l'air tombant en bambous secs au milieu de la roue et dynamite dans l'écho froid des collines des nuits de clair de lune avec des fusées de larmes vertes de clair de lune et canots parés avec des mandolines et chansons et chemises du dimanche et corsets serrés et brodés des veilles pour le dimanche de fête notre dame rustique avec des jupons et dentelles et chaînettes d'or au poids et épées symétriques et larmes d'effet et mante étrennée parmi des bougies brûlant dans le fond bleu ombre de la chapelle avec la moitié blanche du curé prêchant dans un parfum de roses cire vêtements lavés romarin et toux et le soleil regardant vers le chœur de derrière un drap rouge couleur de vin de feu de châtaignes et tablier neuf et sérénades sur la rivière et amours de village et reblents salins et le froid de la barre sur la poitrine pardessus le cœur tremblant dans le même canot qu'elle et sur le même banc qu'elle et au même endroit qu'elle qui est l'endroit des deux qui est l'endroit pour eux deux comme son châle qui suffit pour les deux à cause du froid de la barre qui n'est pas gris ni au soleil parce qu'il va seulement jusqu'aux barrières du manège et épie de l'extérieur et va encore une fois vers la barre et c'est seulement la nuit que c'est le froid de la barre dans son châle sur la berge de la rivière seule une deux une deux gris toujours gris toujours brin qu'on tourne vers le soleil qu'on tourne vers l'ombre 1 2 1 2... seulement jusqu'aux barrières du manège jaune et ombre

en diagonale de brin au soleil couleur de boîte de soldats couleur de plomb avec cornet et capitaine trois sous gauche gauche gauche 1 2 1 2... former à quatre et se marier tard avec elle ce n'est pas de sa faute à lui ni de sa faute à elle c'est de la faute du gris couleur de plomb du brin au soleil sans expression verbale seulement en une expression numérique de la table d'addition par cœur et d'arrière vers l'avant unissant des files 1 2 1 2 1 2... gauche gauche gauche 1 2 1 2 ...et l'ombre se défaisant vers le soleil de brin éclaboussant le soleil de grains de plomb tournant à quatre et quatre vers la droite et des règles grises de lames d'éventail de tombola avec des devises de brin inutile insignifiant en rouge pareil au zéro de plomb à droite avec elle pleurant à midi avec les fenêtres fermées et la porte fâchée avec le soleil sans eau dans la cruche sans lui pour l'accompagner à la mine d'eau ferrugineuse à cause du mal de ne même pas vouloir goûter de mûres ni étrenner le châle neuf 1 2 1 2... soleil brin soleil fer-blanc brillant dans ses yeux à elle au clair de lune et maintenant on entre avec le droit comme les brunes qui se marient dans la commune avec des bas blancs et des mules brodées de diaprures sur le vernis avec d'épais bas blancs jusqu'à mi-cuisse couleur de cruchon mouillé la nuit à la fenêtre pour neiger et tuer cette chaleur du ventre de tant frotter les cuisses l'une contre l'autre une nuit entière de nouvelle lune là seule dans les draps de lin sans dormir au pas accéléré marche 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 droite tourner en face de la petite chapelle les dimanches sans personne pour se marier et sans placard de papier scellé et sans lui béret en main debout à la messe derrière les filles à genoux avec les mulets à garder à l'auberge et le déjeuner tout prêt et elle attendant seule assise sur le puits l'attendant lançant des pierres au fond de l'eau saumâtre en un écho de tambours et clairons avec des morceaux de cruche cassée de tambours et clairons en marche sur le parvis avec des cornets de terre cuite de saint antoine et bidons de pétrole et épées de bois et policiers et voleurs et chapeaux de journaux que donne monsieur le curé et gauche gauche gauche toujours gris avec l'idéal fermé en temps militaire sans idéal pesant quinze kilos à gauche tout vers la gauche dans la carabine à l'épaule armes halte compter à quatre avec le clairon encore une fois beuglant avec le soleil dans le soleil et les épées dans un langage de sueur méridionale sans bains sur le quai dans l'après-midi sans clairons en halètements de fornicateur près du puits sans ombre d'orange et avec les boucs broutant avec les chèvres dans l'herbe jusqu'à la plage avec tous rapiécés et serpillières avec des numéros et clairons en un ton âcre et énergique et âcre d'urinoirs publics avec des sexes dessinés et pensées de prostituées plus qu'utilisées et usées en angle ras avec les pieds tous tournés vers le côté en angle ras et la peau ridée dans le cou avec des rubans rose de visite hebdomadaire là sur le banc public de l'hôpital jaune comme la caserne monotone et l'essieu de la noria avec les godets gémissant seulement parce que le taureau aux yeux couverts tourne encore sans que soit passé le temps de l'aiguillon être tranquille froissé à l'aise un quart d'heure pour le tabac à rouler et regrets de ne pas avoir de carabine ni de bottes de cuir blanc et brin gris par-dessus le chandail bleu au bord bleu en hiver avec la haute mer et ondes et éclairs et chevaux tournant avec les soldats sans soldats sans savoir s'il porte des soldats ou non toujours tournant toujours gris sur le fer foncé sous la peinture grise comme le

plomb sans qu'il soit peint dans le manège de la foire de soleil et cornemuse et reflets d'activité postiche de manivelle impertinente d'office d'obligation toujours tournant rentrant dans l'ombre sortant au soleil en une expression de deux sont un plus un toujours tournant vers la droite sans la permission de ne pouvoir toujours tournant et plus vite le soleil est manège avec la diagonale défaite dans le manège de soleil en train de tourner et l'ombre se défaisant en soleil de cercles concentriques de soleil tournoyant en ficelle de toupie autour du capitaine arrêté au milieu des vitesses d'arc-en-ciel et galop et soleil des éperons et chevaux transparents en attitudes libres roulant vers le gris instantané en un ravissement de blouse bleue au bord dans la vitesse jaune du soleil arrêté avec le record dans le soleil sans finir dans la limite du contour du soleil avec un manque de persistance et tête de cheval alezan et soldat désarçonné et un cheval bleu sans soldat de plomb toujours diminuant le soleil grandissant l'ombre grise de brin et un cheval transparent contre les barrières boitant et finalement tous dans un coin respirant avec force de soufflets de forge bleu de prusse et brin rouillé sans devises de fer en braise et odeur d'ongles brûlés dans les fers neufs et dans l'autre coin de l'ombre un soldat clou tordu insignifiant rouillé et sale de plomb tordu de forme et une jument exagérément féminine avec une beauté métallique et lisse de chrome de mercier avec des trains de fer-blanc et figurines à imprimer et le soldat lui attachant les pattes avec des mensonges à une espèce de mangeoire avec les soldats courant sur les barrières à la charge à l'assaut en brin à se rassembler en une joie de spectacle gratuit avec le reste de tabac à rouler et le sable vide avec la diagonale jaune et l'ombre grandissant seulement l'ombre et joie des soldats de plomb loin de la jument avec ce soldat-là à côté plus insignifiant et sale et inutile et contentement d'un rôle d'importance à jouer avec la main droite mise dans un gant impair jusqu'à la moitié du bras et les mains sur les hanches attendant l'énorme cheval tout blanc et une grande queue et crins primitifs en une exagération de formes pédérastiques de cheval de cirque et un air sauvage de chercher une femelle grosse et frotter le rut sur les barrières en un désir de déflorateur tendant la bouche et hennissements en mélange avec les obscénités de la soldatesque en cette inconscience de brin qui parfois rit non parce qu'il y a de quoi rire mais parce qu'il n'est pas interdit de rire avec le cheval montant sur la jument et le soldat au gant est déjà là pour lui prendre le sexe en érection et l'enfiler dans les hanches de la jument en une ovation enthousiaste avec des applaudissements et vivats et indécences et le soldat au gant profitant du capitaine dos tourné pour le remerciement à cloche-pied comme l'homme du cirque des gitans et une autre jument et le même soldat et le même gant et les mêmes appareils et les mêmes plaisanteries et un autre cheval montant sur la clôture debout sur les membres postérieurs ferme pressé très noir et très vif surtout immense cheval et immense cheval méridional petit dessiné sensuel avec les reins palpitant d'affliction d'avidité étalon dans le brillant des yeux ronds avec les oreilles raidies et le sexe noir pointé vers la jument pour le choc brutal violent infaillible et le soldat sans y parvenir la première fois et la seconde avec la main écrabouillée contre les cuisses de la jument en sang des trois et la jument se remuant en contorsions de supplication et qu'il faille lui fouetter les reins pour l'amener volontiers sur la jument un

temps infini et les soldats criant ça suffit et la bouche frottant le dos de la jument en une acceptation de délire et merveille et le cheval perdant ses forces et en déséquilibre de faible sur la jument et paf sur le côté satisfait et fouettements encore une fois debout mordant les cuisses de la jument et lui léchant le sexe en écume et le soldat et le capitaine d'un côté et de l'autre avec les extrémités des fouets et il n'a même pas fallu l'aide du soldat avec le bras à la poitrine et non ganté pour l'autre jument et un autre cheval argent au soleil content de se vanter dans le trot arrêté adossé à la barrière et dans la barrière toute en court galop jusqu'au coin le plus solitaire du manège avec une marmaille penchée en une fête de confiance sur le museau mais soudain du côté du dehors on a crié zora et le coin du manège resta vide dans la transparence plus loin de l'air du soleil lourd et chaud sur la vacuité après le bleu

2

froid froid bleu transparent et froid (bis) dans le blanc des maisons dans la fumée blanche des maisons blanches de matin bleu s'éva-nouissant et pâlisant vers le blanc et froid dans les jambes nues montant le long de la colline s'éveillant et les chèvres obliques vers le haut bougeant montant dans l'herbe arrêtée dans les pierres tranquilles et soleil au loin qui viendra seul sans compagnie de par la colline chaque fois plus verte avec des fumées blanches dans les maisons blanches là en bas dans le froid bleu parmi les arbres avec les routes vides aux lignes courbes comme le vent du matin s'en allant vers la route qui passe derrière l'autre colline d'où l'on ne voit pas le vieux moulin sans personne mort épita-phe illisible avec des restes de repas et des journaux qui ont été des emballages et des dates aux crayons sur les murs là deux seuls sans que personne voie seulement avec le train là en bas avec une fumée blanche vers l'arrière et par-dessus les wagons noirs pleins de gens de la troisième classe regardant le vieux moulin avec des histoires et meuniers et drames d'amoureux et repas et piques-niques et âneries et conversations pour passer le temps et la rivière que tous trouvent jolie là en bas comme l'éclat d'un miroir jeté par-dessus parmi les arbres vert-foncé trapus enterrés dans la vallée et coques de pignons sur banc de pierre au dehors du moulin autour avec la pierre à casser à côté sans trace de la main qui l'a prise et une bouteille de limonade et des écorces d'orange sèches flétries oubliées d'il y a une semaine et zora a peu de bois à ramasser sur la colline là-haut près du moulin avec un escalier troué encore plus haut jusqu'au toit avec l'essieu et la meule arrêtés arrêtés depuis un jour depuis un instant arrêtés pour toujours avec des morceaux déchirés d'une carte à l'encre violette sur du papier commun du papier ordinaire avec des toiles d'araignée de tous les côtés et une ruche d'abeilles et bouchons ordinaires de limonade avec des traces de ficelle et un bouton de botte sans bois pour rapporter à son père et la mère se fâche et le père la frappe certainement et elle ne déjeune pas qu'elle aille laver le linge à la rivière sans déjeuner paresseuse cochonne la répétition est à midi sans déjeuner après avoir lavé le linge à la rivière que tous trouvent jolie vue de là-haut du moulin comme

l'éclat d'un miroir jeté par-dessus parmi les arbres sans tronc
dans la vallée vert-foncé

3

elle courut jusqu'au milieu avec son maillot rouge déchiré de jeune fille rouge avec son maillot brun aux yeux humides de la vie avant d'entrer en scène et enthousiasme dur d'acétylène avec le vent de la plage et les pieds bien enfoncés au milieu du tapis chaque fois plus vert vers l'arrière de façon disloquée fermant la courbe du maillot rouge anneau de fer en braise unissant les pointes dans la forge avec le soufflet seulement dans le bruit de la lumière dure de l'acétylène sexe innocent en un duvet triangulaire déchirure occasionnelle jusqu'au nombril avec le ventre en une expression de vie à dépenser et la tête vers le haut rouge-en-braise ronde et le cirque à nouveau droit avec trois marches de visages pareils en cercles d'expression divisée jusqu'à l'enthousiasme de ceux au pied déchaussé assis petits devant les yeux étonnés voulant plus comme ça avec la déchirure c'était mieux encore une fois encore une fois et encore une fois elle enfonçant les pieds sur le tapis et la déchirure par-dessus la cuisse tout le long jusqu'au genou duvet triangulaire du sexe innocent et les fesses fortement comprimées pour retourner dessus une autre fois avec le cirque droit de visages d'hommes et son cou entièrement peint de violet lui fuyant dans la respiration en une goutte de sueur se refroidissant sur les pointes des seins de zora dans la voix de la mère et encore une fois avec une épingle à nourrice au milieu de la déchirure juste par-dessus le sexe et un sourire en expression de sexe de douze ans regardant les enfants riches en train de jouer dans le sable au soleil avec seaux et pelles et domestiques et caleçons retroussés jusqu'à l'aîne regardant à l'entour et seulement des hommes pareils et des choses dont elle avait de la peine de ne pas les avoir aussi parfois au coin de la roulotte dans les couvertures avec du tonnerre en elle sans abri qui lui retirât la moitié de la peur peinte sur les yeux vers l'intérieur du silence de ne pas vouloir entendre les dessins du mur jaune de la caserne mieux avec des couleurs et transparents et veloutés tendres attouchements de pétales de rose de boutons de rose s'ouvrant se donnant s'ouvrant pour avoir chaud en dedans de soi et fermer après et garder la chaleur pour longtemps sur les étoffes dans l'obscurité et ensuite rester à dormir dans cette suspension de fièvre avec les cuisses brûlant à l'intérieur et la main gardant la chaleur du sexe en un ravissement de soi là dans le cirque avec la déchirure chaque fois plus grande et disant douze après la dernière galipette et courant tout de suite vers le tambour car le père avait déjà donné dans le cornet cette entrée qui ne trompait pas d'un ordinaire qui était en même temps substantif et adjectif et que l'on sait par cœur même avant de l'entendre pour la première fois et ensuite rouler avec force ce même roulement lugubre et monotone de fin d'après-midi dans les rues du village avec le père vêtu d'athlète nu et écrit sur les bras et le dos et les gonflements des bras de ployer des barres de quai informe placard anilines réclame spectacle la nuit à neuf heures pile sur le parvis de l'église et chaises de vos maisons rou-

lant sur le tambour toujours roulant en une cadence funéraire d'enterrement socialiste avec des associations de classe et philharmonie au pas avec des mouchoirs blancs dans les collets entre le cou et les instruments désaccordés même sans jouer toujours roulant avec la mère là à ses côtés et les chiens tous enfilés dans des jupes et des bonnets de clown sur la même corde avec des bourdons faisant trembler le laiton des tambours vrombissant sur son sexe avec la peur du père au cornet de son ouverture avec un foulard rouge au cou et la mère accompagnant avec des cymbales et sur la grosse caisse avec la peur que manque l'acétylène et stimulant bruit tambour sa fille avec des coups de pommeau sur son épaule toute couchée vers l'arrière équilibrant le poids de la caisse toujours roulant de la grosse caisse impertinente et profonde et creuse de pair avec les cymbales avec des intervalles pareils courts alarmants d'acétylène rétrécissant les boîtes de fer blanc bosselées des poteaux avec des drapeaux rouges seulement rouges de son maillot séchant au soleil sur la plage près de la roulotte avec le père dans les tavernes dans la propagande dans la réclame dans la nécessité de parler et profiter du séjour et les admirateurs et ceux qui paient de l'alcool mère et elle de par les portes et les potagers montrant la voix de l'humidité nocturne ayant faim et accompagnements de rugissements de tambourin et dix francs moelleux sur le tambourin à l'envers de l'ordinaire renversé brutal ingénu avec les cymbales et la grosse caisse et des grâces de cornet pon-pon-pon en un tapage de réveiller l'obscurité autour du cirque sans cigales dans les collines silencieuses dans la voix de record difforme sans nuque tatouages bleus et carmin cachés sous toute la longueur des cheveux pon-pon-pon et tra-la-la de cornet avec des mélodies et variations coupées de vent de la plage dans l'acétylène et avec la rumeur de l'écume verdoyante au clair de lune de l'acétylène des ondes avec l'écume transparente de dentelles de corde soie ondes rauques des roches avec la mer en dessous et elle ramassant des anatifes avec les chèvres beuglant sur les escarpements où il y a des camarines et des marguerites et une croix de pierre avec une inscription et des chasseurs avec des furets tirant des coups de fusil par ici et le milan près du soleil arrêté en l'air arrêté tranquille pon-pon-pon roches qui coupent les pieds nus plutôt n'être pas venu et les glissades dans le limon vert crabes gauchers bougeant et des roches bossues comme les poulpes mouettes couleur de sel sur la mer bleue dans le fond et un cadavre sans jambe et pourri qui est arrivé sur la plage avec des caisses de suif oranges citrons restes de caisses de mâts en travers des roches avec des restes de cordes et aller ensuite tard à la maison avec le froid aux genoux et le nez gelé et violet et le tablier plein de coquillages et éventails et grain fin et voir un lièvre sauter parmi les buissons aux arcs jaunés par-dessus les verts à l'envers et déjà avoir des nouvelles pour le dîner de sardines et pain chaud avec une sauce d'huile crue et du café et encore parce que c'est dimanche de cirque sans que l'on sache qui a lancé la pierre sur le bidon d'acétylène tout bosselé vers l'avant sans haleine du père toujours là en solo de cornet pour réanimer la lumière resta triste en fin d'après-midi où elle s'attarda dans le bois et où arrivé la nuit lui parut en bourdonnant un homme grand comme son père et aussi chevelu et écrit sur la poitrine et dans le dos et se déshabillant derrière le châtaignier attendant qu'elle passe par le châtaignier et alla par der-

MAISON BLANCHE NEF NOIRE

Je suis allongé dans un fauteuil, il est tard, l'été s'efface...
Je ne rêve pas, je ne réfléchis pas, une torpeur s'étend dans mon esprit...
Il n'y a pas de lendemain pour ma torpeur, à ce moment-là...
Hier, un mauvais rêve de quelqu'un, à mon sujet...
Une interruption latérale dans ma conscience...
Aux fenêtres, les volets de l'après-midi restent fermés
Pourtant les fenêtres sont grandes-ouvertes...
Je poursuis, inconsciemment, des sensations sans liens
Et la personnalité demeure entre le corps et l'âme...

Il devrait y avoir,
Pour l'âme, un état pas tout à fait intérieur,
Quelque chose d'objectif avec des grelots immobiles autour de mon centre...
L'impossibilité de tout ce à quoi je n'arrive pas à rêver
Me fait mal par derrière ce que je crois ressentir...

Les nef s poursuivaient,
Elles poursuivaient leur voyage en je ne sais quel jour caché,
Et la route qu'elles devaient suivre était portée par les rythmes,
Par les rythmes perdus, chansons mortes des marins de rêve...

Arbres immobiles de la ferme, vus de la fenêtre,
Arbres qui me sont étrangers à un point inconcevable pour ma conscience
de les voir,
Arbres semblables, tous, et seulement parce que je les vois,
Et ne pas pouvoir, moi, faire quelque chose comme d'avoir des arbres qui
cessent de faire mal,
Et ne pas pouvoir, moi, coexister de l'autre côté, pendant que je vous vois
de ce côté, ici,
Et pouvoir me sortir de ce fauteuil en laissant les rêves au sol...

Quels rêves ? Je ne sais pas si j'ai rêvé... Quelles nef s s'en sont allées ?...
Vers où ?...
J'ai eu cette impression sans liens parce que dans le tableau d'en face
Des nef s s'en vont... Des nef s non : des navires, mais les nef s sont en moi,
Mieux vaut l'imprécis qui berce que le trait qui comble,
Car ce qui comble arrive où ça comble et où ça arrive, ça ne comble pas,
Et rien de ce qui ressemble à ça ne devrait être le sens de la vie...

Qui a mis la forme des arbres dans la vie des arbres ?
Qui cette frondaison aux bois et m'a laissé pour reverdir ?
Où se tient ma pensée, j'ai mal d'être sans elle,
De sentir sans pouvoir m'arrêter quand je veux, et la mer haute
Et l'ultime voyage, toujours au-delà, des nefs qui s'élèvent...

Il n'y a pas de substance pour penser dans la matière de l'âme avec
laquelle je pense...
Il n'y a que des fenêtres grandes-ouvertes repoussées à cause de cette
chaleur qui n'est plus là,
Et le potager baigné de lumière sans lumière maintenant-encore et
presque moi...

Sur les vitres ouvertes, frontières à l'angle où mon regard la cueille
La maison blanche lointaine où habite... (l'habitant est abstrait.)
Je ferme mon regard et mes yeux fixés sur la maison blanche, sans la
voir,
Sont d'autres yeux qui voient sans la fixer la nef s'éloigner,
Et moi, immobile, mou, endormi,
Je regarde le grain de la mer, là, en bas, qui me berce, loin d'ici,
Elle est dans mon inconscience et je souffre...

La nef des mes pensées ne mène pas à des palais, même pas.
Elle n'abrite pas les escaliers qui donnent sur la mer inabordable.
Elle ne guide pas vers des jardins merveilleux dans des fies énigmatiques.
Tout perd ce sens avec lequel je l'abrite en mon portique
Et la mer entre par tes yeux et le portique qui disparaît...

Que tombe la nuit, que la nuit ne tombe, seule compte la lampe
A allumer dans les maisons que je ne vois que sur le versant, et moi, là...
Ombre humide dans les bruits du lavoir nocturne sans lune, les grenouilles
coassent,
Coasser tard dans le vallon, car tout est vallon là où le bruit fait mal...

Miracle l'apparition aux fous de Notre Dame des Peines...
Merveille la noirceur du poignard tirés pour les actes...
Les yeux fermés, la tête tombante contre la colonne sûre
Et le monde par-delà les vitraux paysage sans ruines...

La maison blanche nef noire..

Félicité en Australie...

11 octobre 1916
(Trad. Henri Deluy)

Fernando PESSOA/C. PACHECO

PAR-DELA UN AUTRE OCEAN

à la mémoire d'Alberto Caeiro (1917)

Dans ce sentiment fébrile d'être par-delà un autre océan
Il y avait place pour vivre, en plus clair en plus limpide
Et l'apparence d'une cité de vivants
Non pas irréels mais que l'impossibilité rend livdies
Consacrés qu'ils sont dans la pureté la nudité
J'étais le portique de cette vision inexistante les sentiments n'étaient que le
désir de les éprouver

Je possédais en moi cette notion des choses hors de soi
Et tous vivaient dans la vie des survivants
Et la façon de sentir était dans le mode de vie
Mais la forme de ces visages avait la placidité de la rosée
La nudité était un silence de formes qui ne pouvaient exister
On s'étonnait que toute la réalité ne soit que cela
Mais la vie c'était la vie et rien que la vie

Souvent ma pensée travaille en silence
Avec cette douceur d'une machine bien graissée qui fonctionne sans bruit
Je me sens bien quand elle tourne ainsi et je reste immobile
Pour ne pas détruire l'équilibre obtenu
Dans ces moments-là, je le pressens, ma pensée est claire
Mais je ne l'entends pas elle travaille toujours en silence
Comme une machine bien graissée entraînée par la courroie
Je ne peux entendre que le glissement des pièces au travail
Et je me souviens que chacun doit ressentir la même chose
Mais chacun dit qu'il a mal à la tête ou qu'il a des vertiges
Je m'en souviens comme j'aurais pu me souvenir d'autre chose
Par exemple que chacun ne ressent pas ce glissement
Et que personne ne pense qu'il ne le ressent pas

Dans cet ancien salon où les panoplies d'armes grises
Ont la forme d'un squelette passé par d'autres époques
Je promène mon regard matérialisé et déloge en cachette des armures
Ce secret de l'âme qui fait ma vie
Si je fixe sur la panoplie ce regard mortifié avec son désir de ne pas voir
Toute la structure ferroviaire du squelette que je pressens je ne sais
pourquoi

S'approprie ce que je sens d'elle comme un éclair de lucidité
Un même son, là, pour deux casques semblables qui m'écotent
L'ombre des lances souligne nettement le flou des mots
Des distiques d'incertitude dansent sans cesse au-dessus de moi

J'entends déjà battre les cœurs des héros qui me célébreront
Et de ressentir ainsi est un vice où je me retrouve avec le même étonnement
Que cette même poussière grise sur les armes venues d'autres époques

Quand au crépuscule j'entre dans une salle vaste et nue
Que tout est silence elle a pour moi la structure d'une âme
Elle est floue et poussiéreuse mes pas font un étrange écho
Comme celui qui résonne en mon âme quand je marche
La lumière endormie de l'extérieur entre par les tristes fenêtres
Et projette sur le sombre mur d'en face ombres et pénombres
Une salle vaste et vide est une âme silencieuse
Et les courants d'air qui soulèvent la poussière sont des pensées

Un troupeau de moutons est une chose triste
Car nous ne pouvons rien y associer qui ne soit triste
Parce que c'est ainsi et seulement ainsi parce que c'est la vérité
Nous devons associer des idées tristes à un troupeau de moutons
C'est pour ça et seulement pour ça que les moutons sont tristes

Je vole par plaisir quand on me donne un objet de valeur
Et je donne en échange des morceaux de métal. Ce qui est une idée ni
commune ni banale
Car je l'envisage différemment il n'y a pas de lien entre un métal et un
autre objet
Si j'achetais du laiton et payais avec des artichauts on m'arrêterait
J'aimerais entendre quelqu'un exposer et expliquer
Comment on peut cesser de penser qu'on est en train de penser faire
quelque chose
Je n'aurais plus ainsi peur d'avoir un jour à savoir
Que de penser à certaines choses le fait d'y penser n'est pas plus qu'une
chose matérielle parfaite

La position d'un corps n'est pas indifférente pour son équilibre
La sphère n'est pas un corps car elle n'a pas de forme
Si c'est ainsi et si nous entendons tous un son dans une position quelconque
J'en déduis qu'il ne doit pas être un corps
Mais ceux qui savent intuitivement que le son n'est pas un corps
N'ont pas suivi mon raisonnement et cette notion ne leur sert donc à rien

Quand je me souviens que des gens jouent avec les mots pour faire de
l'esprit
Qu'ils en rient et racontent des histoires sur la vie de chacun
Pour se distraire et qu'ils trouvent drôles les clowns des cirques
Et qu'une tache d'huile sur leur costume neuf les tourmente
Je me sens heureux de ne pas comprendre tant de choses
Dans l'art de chaque ouvrier je vois toute une génération aller
Je ne comprends donc rien aux arts et je vois cette génération
L'ouvrier ne voit rien d'une génération dans son art
C'est pour ça qu'il est un ouvrier et qu'il connaît son art.

Mon physique est souvent pour moi cause d'une amertume
Je sais que je suis une chose et comme je ne suis pas différent d'une chose
quelconque
Je sais que les autres choses seront comme moi elles doivent penser que
je suis une chose commune
Si c'est ainsi je ne pense pas je crois penser
Cette façon de me conditionner est bonne elle me soulage

J'aime les allées d'arbres courbés et sombres
Je parcours ces longues allées qu'aime mon regard
Ces allées que mon regard aime je ne sais comment
Elles sont les portes qui s'ouvrent en mon être incohérent
Toujours les allées que je sens quand l'étonnement d'être tel me distingue

Souvent je me cache goûts et sensations
Qui varient alors et s'accordent avec ceux des autres
Mais je ne sens rien et ne sais pas non plus que je me trompe

Sentir la poésie est une manière figurée de se vivre
Je ne sens pas la poésie non parce que je ne sais pas ce qu'elle est
Mais parce que je ne peux vivre d'une manière figurée
Si j'y parvenais je devrais suivre une autre façon de me conditionner
La condition de la poésie est d'ignorer comment on peut la sentir
Des choses sont belles qui sont belles en elles-mêmes
Mais la beauté intime des sentiments se reflète dans les choses
Et si elles sont belles nous nous ne les sentons pas.

Dans une suite de pas je ne vois rien qu'une suite de pas
Et ils se suivent comme si je les voyais se suivre réellement
Parce qu'ils sont tellement semblables à eux-mêmes
Et qu'il n'y a pas une suite de pas qui ne le soit
Je crois nécessaire de ne pas nous illusionner sur le sens clair des choses
Car nous devrions croire qu'un corps inanimé sent et voit différemment de
nous
Cette notion est peut-être admissible de trop elle serait incommode et futile

Si nous pouvions lorsque nous pensons cesser de bouger et de parler
Pourquoi faudrait-il supposer que les choses ne pensent pas
Si les voir ainsi est incohérent et facile à l'esprit ?
Nous devons supposer et là est le vrai chemin
Que nous pensons car nous pouvons le faire sans bouger ni parler
Comme pensent les choses inanimées.
Lorsque je me sens isolé surgit le besoin d'être n'importe qui
Autour de moi tourbillonnant en spirales oscillantes
Et ce que je dis ainsi n'est pas figuré
Je sais que ça tourne autour de moi comme un papillon autour d'une lampe

Et j'y vois des symptômes de fatigue et j'ai très peur quand je crois que
ça va tomber
Mais ça n'arrive jamais et c'est pourquoi je me sens parfois isolé

Certains frissonnent lorsqu'on gratte les murs
D'autres ne sentent rien
Mais gratter les murs ne change pas
La différence provient des gens. S'il y a une différence dans la sensation
Il y aura une différence personnelle dans la sensation du reste
Et si nous pensons tous de la même façon à la même chose c'est qu'elle
est différente pour chacun

La mémoire est la faculté de savoir qu'il faut vivre
Les amnésiques ne peuvent donc pas savoir qu'ils vivent
Mais ils sont malheureux comme moi et je sais que je vis et que je vivrai
Un objet atteint puis une frayeur éprouvée
Sont des façons de vivre pour les autres
Je souhaiterais vivre ou être en moi-même comme vivent ou sont les espaces

Combien de personnes après les repas s'allongent sur des chaises à bascule
S'installent dans les coussins ferment les yeux se laissent vivre
Il n'y a pas de conflit entre le fait de vivre et la volonté de ne pas vivre
Ou bien — et c'est effrayant pour moi — s'il y a vraiment conflit
Ils se tuent d'un coup de pistolet après avoir écrit une lettre
Se laisser vivre est aussi absurde que de parler en cachette

Les artistes de cirque me sont supérieurs
Ils savent marcher sur les mains faire le saut de la mort à cheval
Ils ne sautent que pour sauter
Moi j'aimerais savoir pourquoi je saute
Et je serais désolé de ne pas sauter
Eux ne sauraient dire comment ils s'y prennent

Ils sautent pourtant comme seuls ils savent sauter
Sans jamais s'être demandé si réellement ils sautent
Pour moi lorsque je vois un quelque chose
Je ne sais s'il se produit ou pas et je ne peux pas le savoir
Je sais seulement que pour moi il est comme réalisé parce que je le vois
Je ne peux pas savoir si je vois un quelque chose qui ne se réalise pas
Si je le voyais je pourrais aussi supposer qu'il se réalise

Un oiseau est toujours beau parce que c'est un oiseau
Et les oiseaux sont toujours beaux
Mais un oiseau sans plumes est répugnant comme un crapaud
Pourtant un tas de plumes n'est pas beau
De cette constatation si nue je ne sais rien tirer
Et je sens qu'il doit contenir une grande vérité

Ce que je pense un jour ne peut jamais être ce que je pense un autre jour
Je vis ainsi pour que les autres sachent qu'ils vivent.

Je vois parfois au pied d'un mur un maçon au travail
Sa façon d'être et de se donner à voir est toujours différente de ce que je
crois

Il travaille ses bras sont dirigés vers une action voulue
Comment se fait-il qu'il travaille parce qu'il en a envie
Et que je ne travaille pas et que je n'en aie pas envie
Et que je ne puisse pas en comprendre la possibilité ?
Lui ne sait rien de ces vérités-là mais il n'est certainement pas plus heureux
que moi

Dans des allées d'autres parcs j'écrase des feuilles sèches
Et je rêve parfois que je m'appartiens que je dois vivre
Mais ce regard en moi n'est qu'une illusion
Parce qu'en fin de compte je me vois dans les allées de ce parc
Ecrasant les feuilles sèches qui m'écoutent
Et si au moins je pouvais entendre craquer les feuilles sèches
Sans que ce soit moi qui les écrase ou sans qu'elles me voient

Mais elles tourbillonnent et je dois les écraser
Si au moins dans cette traversée j'en avais une autre comme tout le monde

Un chef-d'œuvre n'est rien d'autre qu'une œuvre quelconque
Une œuvre quelconque est donc un chef-d'œuvre
Si ce raisonnement est faux elle n'est pas fausse ma volonté
Qu'il soit réellement vrai
Et cela suffit aux usages de ma pensée

Qu'importe qu'une idée soit obscure si c'est une idée
Une idée ne peut pas être moins belle qu'une autre
Car il ne peut y avoir de différence entre deux idées
Il en est ainsi parce que je vois qu'il doit en être ainsi
Le cerveau qui rêve est le même cerveau qui pense
Les rêves ne peuvent être incohérents car ce sont des pensées
Comme d'autres pensées. Si je vois quelqu'un qui me regarde
Je commence malgré moi à penser comme chacun
Et c'est aussi douloureux que si l'on me marquait l'âme au fer rouge
Mais comment savoir s'il est douloureux de marquer une âme au fer rouge
Si le fer rouge est une idée que je ne comprends pas

Les détours que prennent mes vertus m'émeuvent
Je suis touché de sentir que je peux souligner s'il me plaît leur carence
J'aimerais avoir des vertus délicieuses pour m'accomplir
Rien que pour pouvoir en jouir ou les posséder bien à moi

Certains disent sentir leur cœur en miettes
Mais ils n'entrevoient même pas comme il serait bon
De sentir son cœur se briser
C'est une chose qu'on ne sent jamais
Mais ce n'est pourtant pas à cause de ça
Qu'on serait heureux de sentir son cœur en miettes

Dans un noble salon de pénombre carrelé de faïences
Où les carreaux bleus colorent les murs
Où le parquet sombre est peint
Avec des tapis de jute
J'entre parfois de façon trop cohérente
Je suis dans ce salon comme n'importe qui
Mais le plancher est concave et les portes mal ajustées
La tristesse des draperies posées en croix sur le vantail des portes
Est une tristesse faite de silence à niveaux
La lumière entre quand il fait jour par les fenêtres comme des réticules
Elle engourdit les vitres derrière les draperies et recueille dans les recoins
de petits tas de ténèbres
Un vent glacial court parfois dans les vastes corridors
Mais une odeur de vernis anciens et craquelés demeure dans les recoins
des salons
Tout est douloureux dans ce château de vieilleries

Je me réjouis passagèrement de penser à ma mort
Moi enfermé dans un cercueil de bois à l'odeur de résine
Mon corps se répandra en liquides étonnants

Mes traits se décomposeront en pourritures diverses et colorées
Mon crâne ridicule peu à peu apparaîtra au dessous
Très sale très fatigué clignant de l'œil

1917

(Trad. Jacinto Lageira/Henri Deluy)

— Ce poème devait sortir dans le n° 3 de « Orpheu ». On ne connaît pas d'autre poème de ce semi-hétéronyme, ou pseudonyme, de Fernando Pessoa qui a signé « C. Pacheco » ou « Coelho Pacheco » (comme on peut le constater sur les épreuves retrouvées de ce n° 3).

LETTRE A MARINETTI :
LA RECHERCHE DU FUTUR INFINI

(date 1917)

Cher Marinetti :

Je ne vous ai pas écrit plus tôt, parce que la politique, que j'ai à présent presque entièrement laissée de côté, ainsi que la luxure, ont failli ne pas me laisser le temps de remplir d'autres devoirs et de jouir d'autres plaisirs. Quoiqu'il en soit, pourtant, me voilà.

J'avais déjà pris connaissance de certains des manifestes que vous m'aviez envoyés et pour lesquels je vous remercie. De plus, j'avais déjà lu aussi le beau livre de Boccioni sur la peinture et la sculpture futuristes. Par conséquent, je ne suis pas totalement ignorant en matière de futurisme ; je suis même, jusqu'à un certain point, de votre côté.

Je pense cependant que le futurisme devrait beaucoup se développer et abandonner l'extrême exclusivisme qui est le sien. Il me semble que l'idée que vous vous formez de l'histoire est bien peu futuriste et que vous envisagez un développement historique par trop régulier. Dans l'évolution il n'y a pas de ligne régulièrement ascendante ; au contraire, le développement s'opère de façon violente et cataclysmique, où les gains ne sont obtenus qu'au prix de pertes essentielles. Et tout cela advient d'une manière très labyrinthique qui provoque le vertige : voilà où vous trouverez le vrai futurisme dans l'histoire. Les valeurs sociales sont dispersées presque au hasard en diverses époques et en divers lieux, et ce qui existe de progrès n'apparaît qu'au moyen de la perte de quelque chose qui devrait être produit à nouveau pour que l'Infini puisse enfin être établi. Dans l'Infini, qui est la suprême aspiration futuriste, toutes les valeurs devraient se réaliser sans que l'on puisse en perdre aucune. S'il y a des pertes au cours de l'évolution, même dues à des gains manifestes, il importe que ces pertes ne soient que momentanées. D'aucune autre façon, l'Infini ne pourra apparaître, puisque rien n'en devra manquer.

La civilisation moderne d'avant-guerre, qui a conçu le futurisme, disposait d'éléments nouveaux jusqu'alors inconnus. Mais d'un autre côté, elle n'a plus disposé d'éléments, de valeurs sociales aussi importants que les siens propres. Quelque chose a été gagné, mais au prix de plusieurs pertes. La civilisation moderne a acquis de nouveaux aspects de l'Existence, mais elle en a perdu d'autres. Il est donc nécessaire que le Futur soit la synthèse suprême de tout ce qui a été perdu et de tout ce qui existe encore, de façon à ce qu'il puisse engendrer l'Infini, auquel jamais rien ne manque, dont aucun aspect de l'Existence ne se trouve absent. C'est cet état définitif de la Vie qui doit être préparé pour que nous puissions nous infinitiser pour toujours.

L'Infini, dans sa continuité, est une multiplicité et par conséquent la civilisation qui peut lui être identifiée ne doit pas être divisée en plusieurs peuples, parce qu'elle ne doit être qu'un seul peuple, la synthèse parfaite de tous les peuples de l'univers. Dans cette synthèse, rien ne doit manquer ; alors tous les aspects disséminés de l'Existence que sont les différents peuples et individus — des petits mondes d'impressions universelles — domineront unis dans l'Infini qui les mélangera les uns aux autres, *sans en sacrifier aucun*. De cette façon, chaque individu et chaque peuple devrait se développer autant que possible, et cependant leur but ne devrait être ni individuel ni nationaliste, dès lors qu'ils doivent d'abord agir pour pouvoir se perdre avant l'accomplissement de la synthèse — Infinitude à laquelle rien ne manque. Si un peuple devait être sacrifié, cela signifierait qu'un aspect multitudinaire de l'Existence serait perdu pour toujours ; et c'est pour cette raison que je recherche le nationalisme dans un but purement ultranationaliste : la synthèse est une somme à laquelle rien ne manque. Or ce n'est pas seulement dans l'espace que nous devons prendre en considération les différents peuples et civilisations, les multiples aspects disséminés de l'Existence infinie ; nous devons également les considérer à travers tous les temps, à travers toute l'histoire perdue. Beaucoup de choses ont disparu et doivent réapparaître, régénérées et infinitisées : dans chaque élément de l'Infini tous les autres éléments sont inclus, et cela parce que l'Infini est continu, il est Unité pure grâce au seul fait d'être Multiplicité.

Si la civilisation a un esprit d'inexpression, de Vide (Vacuum) essentiel, qui est la base (l'essence) de votre « sensibilité de music-hall », le Moyen Age, par exemple, sait comment vivre avec splendeur l'esprit du Surnaturel que l'on doit faire réapparaître. Pourtant, dans le Moyen Age cet esprit est imparfait, parce qu'il n'est pas excessif, comme il le serait s'il était associé à l'esprit du Vide (Vacuum) qui est l'essence de notre civilisation. Le Vide-Infini, le Vide-Dieu, voilà ce que l'on doit rechercher. Au moyen de ce vide surnaturel et astral, les formes, les fantômes de l'Existence, entièrement réels et entièrement faux, glissent essentiellement dans le Vertige, et d'une façon entièrement labyrinthique, les uns dans les autres ; chacun d'entre eux suppose tous les autres, et les crée en lui-même, et comme lui-même, par l'excès de sa nature, comme je le démontrerai bientôt, et alors chacun existe, mais de manière labyrinthique pour les autres et par les autres. Le Relatif n'est pas le Rien simple et cependant il possède l'esprit du Rien puisqu'il exprime (du fait de son expression) un acte créatif, un acte d'animisme total (un acte de pure existence), celui qui se manifeste (se montre) dans les choses de sa conception, dans sa création d'autres choses et qui, par conséquent, n'existe que pour elles, par elles, et enfin, par rapport à elles. Ainsi, la Vie, qui est une fantasmogénie relativiste où n'existe que l'Indécision (?), où n'existe que le Vertige, s'imprègne de Vide tout autant que d'Absolu, qui est pure Existence, pur animisme créatif, comme je le démontrerai bientôt tout à fait.

Ce Vide astral, ce Vide-Infinitude entièrement animique, ce Vide-Fantôme dans le Vertige (dans le Vertige labyrinthisant) est aussi terrible que sublime, parce qu'il est l'Essence pure de la Vie. Il exprime le pouvoir créateur absolu (c'est l'acte absolument, infiniment créateur exprimé en relativité pure), c'est la création animique pure et divine, si pure qu'il n'est pas question de l'animisme créateur d'un être, mais d'un animisme en soi, purement abstrait : c'est pourquoi il n'y a pas plus d'être dans cet animisme qu'il n'y a de Vide pur dans ce pur acte d'existence animique ; et c'est cela qui sublime terriblement (?) l'essence de la Vie, cette essence aussi sublime que terrible, de Vide-Fantôme dans le Vertige.

Si nous avons là un pouvoir créateur, nous avons là sans aucun doute l'esprit de Dieu, l'Esprit Saint (Fantôme) de la Mort qui est l'essence du Monde entier ! Et je fais référence à la Mort parce que nous concevons naturellement la Mort comme une vie totalement abstraite, remplie d'obscurité spirituelle, et d'un vide infini entièrement animisé : vide et animisme sont de fait propres à la Mort.

C'est donc une nouvelle Religion et une nouvelle Eglise que je désire annoncer (?), et l'une comme l'autre ont un caractère nettement futuristique. L'emprise du Vide dans un esprit pur de Création-Relative, le Vertige-Indécision de toute chose, le pur détachement de formes-fantômes perdues les unes dans les autres de manière totalement labyrinthique, de manière distinctement vertigineuse, tout cela est nettement futuristique. Et c'est une gloire pour le Futurisme que sa propre Religion puisse tirer profit de ses doctrines.

L'Eglise Paraclétique, dont Dieu m'ordonne d'annoncer la fondation, est une Eglise essentiellement Futuristique. Déployons donc le drapeau sanguinolent de la révolte contre la carcasse pourrie du Vatican !

Comme vous, je condamne le simple rationalisme ; cependant je pense que nous devons aller dans son sens et le dépasser. Or pour le dépasser, et atteindre ainsi l'Infini, nous devons d'abord le traverser. La simple intuition, ou d'abord la simple impression immédiate des choses ne suffisent pas. Nous devons connaître, comprendre, sentir de façon absolument pure la raison intime (interne) des choses, et comment elles sont engendrées (produites). Il est vrai que le Futurisme cherche dans la relativité, c'est-à-dire, dans ce qu'il appelle le transcendantalisme physique, la raison créatrice de l'impression, mais il cherche seulement sa raison physique, extérieure, superficielle et empirique, et non sa raison métaphysique intime, profonde, abyssale ! Celle-là ne peut être découverte que par les sens, à tel point que la raison métaphysique des choses se découvre par la pensée pure, dans une pureté entièrement émotionnelle. Je prévois votre objection : « mais c'est justement la pensée elle-même que nous condamnons absolument. » Je ne partage pas cette opinion ; je désire seulement que la pensée puisse se transcender et atteindre l'état suprême du Vertige ! Vous êtes de ce côté de la pensée (de ce côté-ci) ; moi je préfère son autre côté, son côté pur (...).

LE FUTURISME

Le Futurisme devient une photographie abstraite des choses. Or tout art, quoi qu'il en soit, est anti-photographique et concret...

(Trad. Anne Getzler)

MARINETTI, ACADEMICIEN...

Nous finissons tous, nous finissons tous par là...
Sauf à ne pas me vendre, un jour, moi aussi...
Nous naissons tous, après tout, pour ça...

Je n'ai pas d'autres remèdes : mourir avant,
Je n'ai pas d'autres remèdes : escalader le Grand Mur...
Si je reste, ils me forceront : sois social...

Nous finissons tous par là, nous sommes nés pour Ça,
Pour finir par le Ça pour lequel nous sommes nés...

Nous finissons tous par là...
Marinetti, académicien...

Les Muses se sont vengées avec des projecteurs, mon vieux,
Elles ont fini par te pousser sous les feux de la rampe, dans la cave
Et ta dynamique, toujours un peu italienne, pf, pf, pf, pf...

1929

(Trad. Henri Deluy)

Christian PRIGENT

Claude ADELEN

Marie ETIENNE

Jean-Pierre OSTENDE

Christian PRIGENT

UNE PLAGE (extraits)

1

ESSAI DE VOIX

(ralenti, tendu)

La

liquette au clou

seins au sable

savent-elles

savate, serviettes,

basta mauviettes

c'est un ciel mauve

un fond tabac

stabat mater dans ses chaussettes

(scandé, sautillant)

et des mâts tristes

les verges du père

dans un petit maillot nylon

ni trop court

et des petits bedons

trballant des bidons

un cliquetis de couilles

ma

zou

tées

sur le tintouin des boules

(constipé)

c'est dur, les dunes !

(cabines pour pines
soutiens pour seins
jetées pour amateurs)

pendet filius

le poisson dans la queue

(la caudale à pisser
les prépuçés plissés
Vénus est gelée)

(exalté)

thalassa !

thalassale !

nana's domaine
enfilées triques
cal'z'y tes piges !

(chanté, gai)

elles s'extraient de l'onde en zodiac coquillé

ça fait oh ah

dans les tubes à coca

ah oh

sous les chapeaux coco

(neutre, sec)

et la mateur et le mateuse

et la mater et ses matières

tout coule
on ne se baigne jamais
dans le même pied du même sabot

(gras, alcoolique)

et le poil à sa zoutt

vigne son torse

gong
rateaurax claviculé moustache
et qu'a pité son axe
dans le chiant des visions
pour ratisser les énergiques
beurrées

(mastiqué, serré)

Mode d'emploi :

Juste tourner, caler ses fesses.
Dans des dents arthritiques s'astringer l'seul sel sec.
S'eustacher dans les trompes les trombes de mer trompette.
Pour que ça pète :
alma !
alma !
al mare !
alma mater !
dolor rosa ! nuages putteux !
Et des reins éreintants ruissèlent d'un suc de pores,
de mer,
de vin,
violette,
d'espume pilée,
de poils squameux maqués,
de squaw squashée,
et leur âche chérie rue,
chuinte,
frisenez tinte,
me fait la mer marrante et mouvante et mèreuse
et moutonnant de viandes,
de ventres,
d'antres poivrés

(essoufflé, gémissant)

(décoincé, chic)

— ce qui me fait du bien
entre les doigts de pied.

2

Et savent-elles

et savons-nous

— t'as ton savon pour le savoir ?

les seins sortis

le râble au sable

la couleur admirable

dans le bleu :

ENVASONS-NOUS !

ENVASONS TOUT !

d'la salière avicule à l'ombrel du milieu
du four du haut aux lèvres à jeun
du langue empapillé au violet vagin
des trous orbiculés aux synoviées rotules
des oreilles dames aux billes métacarpes

AU SOLEIL !

DANS L'EAU FROIDE !

l'émané de la mer

le né morvé

le tissuté des peaux cellulé comme poiscaille

les p'tits tétards zolis des spermatos zoïdes

le cristallin méduse

et la palme aux orteils

MANGEONS !

c'est que la fange de nous

l'enfant de nos genoux

l'énorme oissé qui entre

la mère dont pousse le ventre

**AU JUS !
AU JUS !**

toisons et crabes
deux fesses froides
la fraise braquée entre les gorges roides

**AU JUS !
AU JUS !**

la soupe est fraîche où brait la souche

**AU JUS !
AU JUS !**

ça sent un brouillon d'algues
on dirait la bouillasse
foutrer leur bouche

(quel gras au groin !

fressure d'écume
saumure de bulles
aux mandissures !

pieuvre aux valvules !
beurre à l'encule !)

comme une de qui ça sort
d'la larve encore

reins rêvent d'être
d'où ça peut naître

crocon d'étrilles
frottis d'fœtus

anus à suint
varech vagin
et l'ambre à fond
soieries poisson
sirop des longs
conduits
pour le déduit

DEDUIT !
AVEC MER LE DEDUIT !
AU JOUI !
MERAUJOU !

3

Parfait des files !
parfaim des nœuds borrohémiens !
quadrilles de terre !
et l'exciting noise des petites ailes
de zinc !

(levé, extase des nases,
au bleu giotto,
ravigotez vos kérosènes,
y a pas que l'art,
y a aussi quoi :

trombe au trimard
d'mazout sable et
l'profumo des fumés
jambons qu'ourdit
maint cul kaki)

D'où l'hymne :

« Je t'ai saïe, vieille eau d'séant
viell en
toutes ces années
aux braies d'jährtées

im See

comme c'est seyant

les p'tits bris d'rocs dans la molaïre
l'air jus d'aisselles
serum cervelle

lymphé tu tiques

phalle l'eût salé

baignant ta trique

blooté sangleau

dans la chianture

— ce derme à la ceinture !

ce froid qui serre ! —

(cervelle ? serviette ?)

faut que t'y phoques

plomb d'jet d'effroi

au verso

dos sur l'eau

travers l'aqueux sur l'yeu

salut

aux bulles extra du ciel ! »

(Ce, l'écrivain, fis naïtre
montée, la mer !
mammée, la terre !
pubien, l'poil de nielle !
— et l'écrivis du phalle)

mais lors en rôdera

s'en dorera

rhodos

(ô, âcre !)

en son tendron

qu'est un trou d'os

d'odeur d'eau

salement.

En grattant l'sable aux nœuds

le vin qui croule est thalle

flot d'alevins
 floue manne
 vent straum
 corps va s'en va
 mâle aux eaureilles
 soloeil veuglant
 sorte couliée
 mais sans couleurs
 un brun de bois
 aride zona
 et tout s'est refermé
 faut voir
 le fond du noir
 tibia calcaire
 morve fossile
 ressac sans nom
 sac cuit à l'ouïe
 ciment de crâne
 j'attends de l'eau
 Comme de l'ouï
 le sent des sons
 les taches vaches
 en recoulé nasal
 l'oculaqueux
 l'âcré floué en lacrymé
 qui mielle
 mollit morvé
 vient du cerveau ainsi venin
 s'embouche bave
 se lave bouche
 va vader vague
 mouille les moules
 merdit l'eau schon
 et chuinte chie
 et gît.

LE MIROIR LA CHAMBRE

Pâle et clignant des yeux
debout
dans la chambre chaude sorti
des profondeurs du dehors
ébloui par la lumière

la révélation du monde
(des hommes faits)
contours si sombres
si durs

Contre ce que nous sommes
la lande fleurie tout à l'heure
la mer
(et peut-être cette mâchoire de mouton
avec ses dents jaunies
sur la grève ?)

o forme humaine qui s'est tournée
et la main comme un éclair
la porte ouverte
des enfants
sont entrés
courant riant
se sont enfuis

Aux étés défunts
à la jeunesse envolée
le tumulte du temps présent

le miroir
autrefois a contenu
ce visage un monde
 creusé dans sa profondeur

claire image lumière sur le mur
enfermée en moi
 la lande parfumée la mer

(ma vie voulais-je dire)

contre la conviction tenace
« Je suis ce que je suis
je le suis et je veux l'être »

cette forme unique celle
que je me suis donnée

et les ombres des arbres
où passait la lumière
des oiseaux encore
promenant dans leur fuite
une fleur
aux doux frémissement

La tâche d'atteindre
de pénétrer

(c'est lorsque l'obscurité règne
autour d'une caverne ardente)

de toucher
les cœurs séparés
 oui les lettres
respectables
et courageux le téléphone
car notre voyage est solitaire

et nous tenons
avec de l'invisible

Que ce fût possible hélas
à voir les arbres penchés
des clochers gris et doux
contre le bleu du ciel

et cet air crispé de mai
les fleurs des marronniers
pollens particules puissances
du printemps qui entoure
de vapeur les arbres
et répand du vert partout

qui sait peut-être pourrons-nous
nous parler le long de la route ?

SUR LA MONTAGNE DES EPEES

*Loin très loin les démons
taillent les fronts, éteignent
les mémoires, privent les
bouches des paroles de
puissance.*

FAÇONS DE CHAIR

(Nous habitons dans un lieu saint, comme en vacances pas d'école et le jeu à plaisir. Ma mère se levait la nuit, le corps bleui des coups que lui donnait sa couche en bois.)

Dans les champs d'eau et les étangs on chasse au mois de mai les
bélostomes pleins d'une odeur de crevette
On les ouvre avec une épingle
On les aime séchés ou macérés parmi les fleurs
Les œufs débarrassés des pattes ont l'amertume du cristal
La nuit ils serviront d'appât.

FAÇONS DE FRUIT

(Nous mangions des patates douces. La femme du banquier qui n'avait plus de mains mais seulement des bagues fabriquait notre pain dehors sous les grands arbres.)

Les graines sont confites
Immergées dans du lait de chaux
Lavées on les fait cuire on les dessèche
Tandis que les Brouillards de la Montagne jaune
(Langues de singes blancs, poils d'oisillons,
boutons de fleurs)
Sont barattés dans l'eau bouillante
Et consommés mousseux.

FAÇONS D'ÉPREUVE

I

(Ma mère partait sur les chemins elle avait mis les vêtements des indigènes, le pantalon flottant sous la chemise et le chapeau conique pour voyager jusqu'à mon père que les soldats cherchaient partout, dans la cour du lieu saint dans le tas de paille au grenier, ils couraient ils criaient ils envoyaient des coups de pique comme sonde, ma mère priait sur les genoux)

Pendant l'exécution du châtiment
Les femmes sont autorisées à conserver leur pantalon
Les mères sans mari la nuque barbouillée de chaux
Gardent les pieds liés la nuit et quelquefois le jour par une barre de justice.

II

(L'enfant rêve cela, la longue course accompagnée ou précédée de l'indigène, dans le marais la peur, elle parvient en haut d'une montagne dont le sommet est si aigu qu'on ne s'y tient qu'en équilibre, les pieds glissants de part et d'autre de la glaise, les bras lourds de colis, tandis que sa compagne en bas échange des propos avec un paysan qui a levé la tête

et la regarde. Quand elles sont auprès de la maison qui est l'objet de leur voyage, la porte s'ouvre à peine on ne les reçoit pas, elles doivent se retirer sans la miséricorde.)

Ni la jurisprudence

Ni la doctrine

Le rituel est tout-puissant

Le droit et le devoir longuement commentés

La loi est volonté du souverain.

SOUVENT JE SUIS DEROUTE

*Importance des placements et de la disposition.
Placer et disposer comme des pas dans la neige.
Ce sont mes détours.*

*Souvent une lueur dans l'apparence inutile.
Ce que j'appelle « déclin de l'inutile ».*

Sursauts de l'inutile.

Les pas dans la neige sont aussi une rampe.

*Façonner le long de la rampe.
Façonner avec les travers et découvrir d'autres travers et d'autres
début de rampe : les rampes à naître.*

*Parfois, je suppose qu'à tel endroit il y a une rampe à naître.
Emotion.*

*C'est aussi écouter les temps morts.
Et dans l'écoute des temps morts. Il y a l'écho des batailles
C'est un tumulte. [anciennes.
J'ai recours à ce tumulte.*

*Cela tombe. Je ne sais pas d'où
Ce tumulte tombe.
Guetteur des tombées de tumulte.
Cela aussi peut arriver comme des pas dans la neige.*

Guetteur qui regarde la neige. Où sont les tournants ?

*Guetteur dans la neige, insatisfait.
Examen du relief.
Interprétation du relief.
Interprétation du relief pour accumuler des indices.
Attention à la contagion des indices, au tumulte qui grandit.
Dans le tumulte grandissant, j'essaye de saisir de nouvelles
[tendances.
Chercher des tendances dans le tumulte, c'est aussi s'aventurer.*

*A chaque fois surgissent des temps morts.
Arrêt.
Arrêt dans les temps morts, no man's land.*

*Traversée du no man's land. Sang-froid inquiet.
Calme du no man's land.
Toujours, montée et descente.*

Montée et descente sans jamais aboutir.

*Pas dans la neige. Où s'abriter ?
Sous la rampe.*

*Peut-être que cette aventure ressemble à un outil.
C'est une supposition.*

*Les suppositions, les tendances.
Supposition dans l'ombre.*

Outil pour bouleverser et accroître.

*Creuser dans les intervalles.
Souvent, il s'agit de déterrer les rampes.
Dans la terre, rampe brune.*

*Ou bien lever les yeux.
Dans le ciel, rampe bleue.*

*Le ciel illettré, sa politesse.
Sa politesse, être là.*

*Etre aux prises avec la glace, trembler, ne pas dormir, revenir
vers la rampe : monture qui te permet de surmonter : Tragique
douceur.*

*La monture est là et il n'y a pas de destination.
La monture.*

Monture sur l'herbe sans réponse.

Ni réponse ni destination et y prendre goût.

*Souvenir d'une monture qui n'a pas existé.
Inattendue.*

*Chasseur de rampe, chasseur qui ne tue pas, à la posture du
guetteur.*

*Chasseur qui attend les marées. Marées de rampe, tumulte.
Ou bien battement de rampe.
Circulation de rampe.*

Les rampes attendent d'être dévoilées.

*Les rampes s'installent, clandestines. Je ne sais pas pourquoi
j'en ai la conviction.
Un constat. Seulement, un constat.
La conviction de la rampe est un constat.*

Constat de rampe dans les remous et le tumulte.

Un jour, j'ai été par la rampe captivé.

*Des jalons et des jalons encore jusqu'à des percées.
Cela peut être un abri. Abri des percées.*

*Tenir bon, tenir mal sur ce versant, sur la couleur de ce versant.
Jusqu'à ce que les choses s'ouvrent.*

*Sur le versant des percées, l'inquiétude.
A droite, à gauche. La route sinueuse, le souffle d'un petit train
qui gravit un versant.*

*J'ai longtemps cru qu'il ne pouvait y avoir de dérive sur les rails.
Ni alerte ni insurrection. Je sais maintenant que des manœuvres
existent.*

*Un code de dérive sur les rails. Percée du petit train de l'autre
côté.*

Gare à toi.

Tenir bon, tenir mal à la dérive : c'est un trajet.

*Toujours se heurter à des murs.
Ensuite rentrer vivre son ressac.*

Amertume des pierres, ressac sans eau.

*Au pied, le filet, sans cesse faire le point.
Chaque matin, le sextant (insistant).*

En route, derrière ce petit train, de la fenêtre guetter.

Là-bas, les longues herbes aperçues.

*Souvent, je suis dérouté au long des heures.
Je suppose à tâtons. J'ai l'impression que les mots sont couverts
de gaze, que le monde est couvert de gaze.
Je touche la gaze du doigt.*

*Si je touche la gaze du doigt, c'est peut-être pour que les choses
s'ouvrent.
Guetteur d'ouverture.*

*Décrocher n'est pas lâcher la barre.
C'est se tourner, j'en ai vu la portée.
En me tournant ainsi, pour décrocher, je n'ai pas vu que la
portée, j'ai vu aussi l'ombre.*

Ombre des clôtures qui inspire et favorise d'autres percées.

Et entre ces ombres et ces clôtures j'ai cherché des lieux sûrs.

Les lieux sûrs deviennent des proies.

*C'est là que je prends appui et que j'entends le petit moteur qui
accompagne.*

Sans petit moteur, aussi petit moteur soit-il, qui accompagne je ne crois pas que cela soit possible. Le plus têtu en a besoin parce qu'il arrive que les plus têtus coulent et il leur faut reprendre pied.

Remontée.

A chaque remontée, j'essaye de repérer et ces repérages débordent des choses que j'entasse.

J'entasse dans des paniers craqués.

Je fais des piles durant des saisons sans jeter.

Je suis des mouvements de va et vient derrière de la gaze : mon espèce de couture. Peu nombreux sont les points ou les nœuds. Je n'ai que des jalons pour reprendre pied. Et si, parfois, je dérive, je reste des heures au large, à guetter de nouvelles ouvertures.

C'est cela la rampe, la conviction.

Depuis longtemps, je tâtonne, je ne dispose de rien de définitif.

NOTES ET INFORMATIONS

Jean Tortel : deux approches...

LE JARDIN DE JEAN TORTEL. (Les Saisons en cause - Ryôan-Ji)

Les Saisons en Cause, à la suite de *Arbitraires espaces* (Flammarion). L'ordre de la publication nous rappelle, si besoin était, que la poésie de Jean Tortel ne bouge pas d'entre ses deux pôles essentiels.

Cette démarche a été longuement décrite dans notre numéro d'anniversaire (Jean Tortel. A. Poétique 96). Négation du temps par une écriture fondée sur la capture de l'instant, c'est-à-dire une écriture de la fragmentation. Usage des monostiches (*Arbitraires espaces*), allié ici au vers aéré, décanté, « désencombré ». Economie, équilibre, élucidation telles sont les qualités essentielles de cette poésie, dont l'exigence ne s'est jamais démentie, comme si « Chaque saison défaite / Par elle-même / » se devait d'aboutir à cette clarté triomphante. Une écriture qui est la saisie même de l'instant où le monde se renverse dans l'œil en langage. Passage constant de l'image à la figure (« Passe d'un espace à l'autre... La métaphore est inutile »)

Le regard règne. Il s'empare des objets familiers qui l'entourent et impose un ordre (un espace arbitraire) et un rythme (la syntaxe si particulière de cette poésie) :

« On est là dedans sinon
Le même du moins grave
Devant les ombres et tout
Ce qui demeure après le vert
Face inverse du rouge
Ont du prix non froides
Encore à traverser. »

Comment dire ? Le regard affronte le non langage, l'opacité, l'épaisseur, l'obscurcissement, l'encombrement, « l'innombrable », l'impénétrable de ce monde concret, solide ou fugace (Le Terre, le végétal, le feu, la foudre, la cendre). Toutes choses dans lesquelles et derrière lesquelles il n'y a pas de mot. L'œil devient paysage. L'accomplissement poétique s'opère alors, instantanément, de ce renversement dans la rétine. L'objet concret, capturé par l'œil devient objet de langage.

Ainsi telle *description* du jardin (p. 13), révélatrice de comment cette écriture se tient constamment à la limite du concret et de l'abstrait :

« Les volumes végétaux là
Ne coïncident pas ne tombent

Pas ensemble beaucoup trop
Imbriqués leurs angles et leurs boules
Enjambements pour être pas
L'hermétique présence accusant

Une certaine lividité »

.....

est bien une *description* du poème qui nous le restitue. Autrement dit, le jardin est devenu figure poétique. Et par là le regard sauve l'écriture de l'arbitraire, et de l'angoisse du dire.

La poésie de Jean Tortel procède image par image (écriture de la contiguité), elle fragmente, isole, réduit à l'élémentaire, à la fois la complexité du réel et la fuite du Temps par quoi le réel constamment « se délite. Allègement de l'angoisse par la tension même qui règne dans ces courts espaces poétiques tout à tour révélés. Raison posée sur du vertige. « On est toujours / Au centre de la spirale » ?

Le mot de « renversement » (terme d'optique ?) est souvent employé pour qualifier la démarche poétique de Jean Tortel. Lui-même précise ainsi les relais successifs par lesquels s'opère le passage de l'objet à l'image, et de l'image à la figure :

*« Nous sommes là
Devant l'objet
Nous y restons
Qui n'est que son image.

Celle qu'on renverse
Morte dans sa figure. »*

Peut-être

J'ajouterai seulement que ce « renversement » est une figure spécifique de l'écriture baroque. Chez Saint Amant, chez Théophile de Viau, chez Malleville, E. Durand, Marbeuf, l'univers et l'existence sont « réversibles », quand il s'agit de dire l'inconstance, le branle universel du monde, de se sauver de cette angoisse du Temps, du trouble des métamorphoses (le change des saisons en est la figure la plus fréquente) par un jeu de miroir où l'on ne sait plus qui est l'ombre, le reflet, l'image, la figure, et qui l'objet, la réalité, et qui la langue.

Cette réversibilité est au cœur des *Saisons en cause* (remises en cause, dont l'ordre est renversé). Ce qui est en effet donné au départ comme certitude, « l'ordre des saisons » / Nécessaire écrit je sais lire / Printemps été automne hiver / se trouve immédiatement altéré : « Quand elles s'adultèrent / Je ne sais plus ». L'ordre inéluctable se trouve irrémédiablement retourné. Le printemps vient en dernier. L'ensemble fonctionne sur l'altération des données du temps (à commencer par le Temps lui-même qui n'est plus que le temps qu'il fait, le beau ou le mauvais temps — « La beauté c'est comme / Le corps s'invente au plaisir ») — l'allongement et le raccourcissement des jours et des nuits, la réversibilité du Jour et de la Nuit, le passage du clair au noir, de « l'agonie à la résurrection ». On lira ainsi

*« Que le jour domine
S'installent les nuits longues
.....
Le noir et le blanc ce n'est
Pas le jour et la nuit
.....
Chaque jour issu d'une nuit
La réciproque est vraie... »*

ou que

Mais quelle est donc alors la *vertu* de cette poésie, pour qu'elle nous procure ainsi une telle jouissance : on se sent, à la lire, « rééquilibré » ? C'est peut-être, ici, que le regard posé, modeste, sur le jardin familial, l'allée, la bordure, « les pervenches dans l'ombre », « le glaïeul clair et même rose », « l'obscur cerisier/Inexplicablement vert épais en novembre », — et toutes les fleurs du printemps, c'est peut-être que ce monde, ce « Là-devant » devient art de vivre et d'écrire. Les outils, comme « le sécateur », « le balai de fer et le rateau », la bêche, valent la plume du poète. Lorsqu'on lit : « Le sécateur / Il taille / l'embrouille / le dessous difficile à désigner », ou bien : « Il faut l'outil/Pour tirer hors de l'ombre/ Il faut participer au nettoyage », n'est-ce pas à un art poétique qu'on est confronté ? On découvrira, dans *Les Saisons en cause*, le constant souci d'un poète d'y voir clair, de traverser l'obscur, l'épaisseur, l'opacité (figurées par le végétal) par un art toujours plus décanté. Aussi le jardin de Jean Tortel, à toutes les saisons, est-il un « jardin de symbole, une figure de la poésie, on lira par exemple :

« C'est noir
 Au fond mais enflammé
 Voir là-dedans » (p. 27)

.....
 « cela
 Ponctue le vert innumérable
 Mais comme

Des blancs éclaircissent
 Un texte trop lourd (p. 33)

.....
 Le mot clair
 Sera prononçable (p. 37)

.....
 Il restera un espace acceptable
 Qu'un soir de vent fera clair
 Débarrassé du végétal

et surtout que :

« Chaque tombée emporte
 Un peu de l'épaisseur dégage
 La clarté sous-jacente et peut-être
 (Un peu trop pâle) autorisant
 La pénétration au-delà
 De ses déchets énormes Peut-être

En sera-t-il de même l'an prochain. » (p. 52)

Car c'est de cela qu'il s'agit, que de la Mort naisse la lumière, que le bleu soit plus bleu d'être confronté à la maigreur du végétal, c'est « Chaque jour/ Un peu plus de jour », et ne pas oublier surtout qu'il faut :

« Regarder souvent
 Pour écrire. »

Claude ADELLEN.

LES SAISONS EN CAUSE. Jean TORTEL. Ed. Ryôan-Ji. (Couverture de Jean Degottex). 1987.

D'une référence avouée à une autre plus secrète, les saisons sont en cause et au-delà de ce cycle naturel devenu rite s'est écrit le testament du jardinier des mots.

« Celle qu'on appela mignonne
Paraît-il était rose
Robe pareille à vous pourprée. » (p. 107)

Mallarmé quelques siècles après fit jaillir dans sa modernité cette fleur qu'il dit l'absente de tous bouquets.

Deux poètes, deux subtiles manières de dire la poésie ; il n'y manquait peut-être que ce contre-point amoureux de Jean Tortel car il interroge l'essentiel du mystère de la parole. Au-delà d'un possible, il s'en trouve toujours un autre à partir duquel se livre parfois l'indicible qui, né du silence, ne laisse de traces que pour y retourner. Voilà un parcours identique à celui de la germination.

« Chaque saison défaite
Par elle-même » (p. 83)

L'ordre des poèmes marque l'infinie lutte contre l'espace tout en en jouant. Espace de la page comme espace terrestre où croît la plante, mais aussi espace des vers qui en certains textes changent de mesure et se marquent d'un point, comme autant de cordeaux dessinant l'ambition des sillons tracés. Cette volonté de géométrie révèle au mieux que tout se fait selon l'ordre équivoque et aléatoire de la pousse, de l'éclosion, ordre rebelle s'il en est à toute prise de repères, à la rigueur du plan. Simplement,

« Le désir d'être une chose
Possible » (p. 53)

Le livre lu, une certitude apparaît : le temps et l'espace sont une même dimension du monde. Le jardin en est la plus parfaite révélation. En effet, comment attribuer à l'un ou à l'autre la force, (l'essence), le mouvement, l'éternelle re-naissance des éléments sous la caresse menaçante des humeurs de l'air ? Plutôt que d'espace et de temps, conviendrait-il de parler de manière plus élémentaire — (élémentaire existe-t-il ?) : la terre/l'air, le plein/le vide, « l'agonie la résurrection ». (p. 28)

La lumière est la seule clef du partage. Elle mesure les passages, l'ordre des séquences. Sa parfaite apogée comme son crime absolu, c'est l'orage, la déchirure qui redistribue les gestes, blesse la faiblesse mais excite la vigueur. Jean Tortel interroge :

« qu'est-ce dire
Si son passage et l'heure
Sont un seul dénouement » (p. 73)

« Attendre qu'il en soit
Ainsi espace et page
Désencombrés d'un mot » (p. 51)

Alors « La métaphore est inutile » (p. 57), son assurance et son approximative trahison peuvent blesser la parole tant elle jouxte l'impudeur ou un sens fourvoyé. Le poète lui préfère la fidélité vulnérable de la comparaison, pour éviter l'ellipse. Le *comme* et le *si* disjoints. Retour triomphant du comparé sans condition.

« A mourir On dit bien
Feuille morte » (p. 47)

« Et toujours comme
Car ce n'est pas exact » (p. 127)

Enfin les derniers mots du livre. Ils sont les premiers à toute poésie. Ultimes vers *en cause*.

« Dans les saisons on ne meurt.
Pas d'être.
Incertain. » (p. 128)

Yves BOUDIER.

L'EXTREME QUOTIDIEN - Bernard Chambaz : *Vers l'infini milieu des années quatre vingt* (Seghers - Poésie 87) - *Le principe Renaissance* avec une préface de Bernard Collin (La Sétéree)

S'il est vrai que ce que nous avons de plus haut et d'immense en nous tient à la terre par quatre piquets, s'élève et nous apporte ombre et réconfort, les quatre livres que vient, en quelques années, de nous donner Bernard Chambaz, fondent l'une des œuvres les plus marquantes de la nouvelle génération, celle qui s'apprête à sauter d'un millénaire à l'autre. Nous voici au cœur de l'espace, du temps, du langage, du geste d'aimer, du torrent qu'il faut aider les enfants à passer, et du désert en soi qu'il faut franchir en sachant de plus en plus profondément qu'il ne saurait y avoir de désert et que pourtant tout est sable.

Il serait facile de dire que le poète fait rouler chaque fois les dés et les ramasse, faisant surgir comme d'une coupe géologique, des lieux différents, des dates qui se dévorent et se multiplient en même temps. C'est bien de cela qu'il s'agit et c'en est tout le contraire.

Vers l'infini milieu des années quatre vingt est, par exemple, un livre très rigoureusement composé. Trois parties de trente-trois poèmes chacune se succèdent : « *Italiques*, 3 » qui en suggère deux autres, « *ça ne peut pas finir Monsieur le Bonheur* », et « *Post-Scriptum* » qui fait apparaître, par son titre même, d'abord, et par le traitement nouveau du langage comme un trou entre ce qui y est écrit et ce qui précède. Ainsi la structure intime du livre épouse-t-elle celle de chaque page, de chaque vers, de chaque séquence. Lieux, avec « *Italiques* », temps, avec « *ça ne peut pas finir...* » et langage avec « *Post-Scriptum* ».

Nous sommes au cœur même de ce qu'est Bernard Chambaz. Les lieux grimpent aux dates, comme les enfants aux arbres, les dates grimpent aux

paysages, et il y a, avant le « *Post-scriptum* », un trou, un gouffre, la signature, l'identité, une seule et même chose. Et ce qui suit est comme un pied de nez fait à la mort, comme on se lance pour faire le poirier Place Maubert, comme on renverse le sablier, comme on changera de millénaire.

Or, si ce schéma apparaît fondamental dans la totalité du livre et dans chaque texte, il est cependant infini parce qu'il ne se répète pas, infini comme ce qui tremble, comme ce qui oscille, comme ombre et lumière se mêlent sans que l'une ait plus de sens que l'autre. Infini comme l'extrême quotidien. Infini comme ces vers de Jouve que Bernard Chambaz citait dans un article consacré à ce poète :

« *Voisinage des morts ;
Quand toute ville au jour est épanouie rose
Sous l'azur clair des plus hautains tableaux
Dans la fausse douleur d'avant-dernière chose.* »

Infini comme si le monde et l'histoire et nous-mêmes étions là, et nous envolions en même temps comme une bâche si légère avec ses quatre piquets.

Et cela qui suffirait à faire un grand livre n'est pourtant qu'un éclair. Car l'orage gronde, orage d'été quand rien ne ruisselle que les secousses. Ce livre nous traverse, comme nous traverse l'écho de la *Comédie* de Dante, avec ses trois parties embrassant l'histoire du monde et l'infini, s'élevant après avoir foulé grouillements et profondeurs. Dante semble guider le poète comme Virgile conduisait Dante et tout ce qui est signe de mort est aussi signe de vie. Depuis son premier livre Bernard Chambaz meurt tant et tant, et aime, aime. Nous sommes au cœur de l'infini.

« Le ciel approche » écrit le poète dans son quatrième livre publié : *Le principe Renaissance*. Là, dans ce qui est davantage qu'une étude sur les *Saint Jérôme* peints par Piero della Francesca, Bernard Chambaz éclaire presque théoriquement sa poésie : « Avoir ses racines, grand arbre qui plonge dans une terre aimable, rien à voir avec les vastes pans sombrement boisés, inhabitables d'un Pisanello. Etre bien, avoir du bien, aimer, dire, faire, la peinture de Piero y consent. Serait-ce à dire que l'homme, ici, pourrait aussi mourir ? habiter intégralement, recto-verso, ce lieu, « *lo cus/spatium* », humblement, ces quelques morceaux de temps infiniment gagnés oui. »

Ce grand arbre du langage croît dans l'œuvre de Piero, traverse les « avant-dernières choses », embrasse ce qui est ultime, et le revoici neuf, vif, allègre et terrible dans la *poésie*, j'écris ce mot en tremblant, de Bernard Chambaz.

Bernard VARGAFTIG.

JEAN DAIVE : *Narration d'équilibre* / 5-America domino (P.O.L.)

Troisième volet de « *Narration d'équilibre* » (les deux autres parus chez le même éditeur en 82 et 85), ce qui frappe d'abord dans « *America domino* » est la brièveté instable, incertaine du dispositif formel : blocs de quelques lignes (il est en effet difficile de parler de vers quand tout procède par flashes, propositions visuelles amputées, abondamment syncopées, ayant

incidemment cure d'un détachement hypothétique), phrases réduites à quelques, voire un seul, mots, surgissement çà et là de termes en majuscules qui sont moments de pose, voire d'un spectaculaire hors-champ de la langue, comme le néon est là pour souligner, tailler dans la viande, le matériau d'une nuit ou d'un jour sans fond qui n'appartient pas. Le lecteur a tout de suite le sentiment d'une épreuve radicale, d'un traitement abrupt de la langue qui l'atteint en creux, le prive des références d'un monde originaire et plein, dans son impossibilité à être l'officiant d'un rituel (« L'image ne retient pas le chemin »). Ecriture confrontée à l'impossible articulation d'un discours, l'impossible capture d'un sens unaire (« Je ne retiens que des phrases musicales »), qui ne craint pas de produire sa propre ruine, sa propre gomme, poème fragmenté qui est de passage (« Le perpétuel ne se chante pas ») comme l'est l'instantané photographique, figure par excellence de la non-figure, de la perte, de la défaillance dans le sommeil touffu de l'illusion et des reminiscences (« Je creuse mais le rétroviseur ne montre qu'un trou »). La parole de Jean Daive qui semble ne mettre en relation que des plaques, des surfaces, des morceaux de réel, (le lyrisme s'y donne par touches, rafales, incisives et non dans un émerveillement cumulateur), explore différents registres, ou plutôt différents *crics* de notre modernité : émergence de la parole dans les séances psychanalytiques lors du précédent livre (sous-titré « 4-W »), scansions photographiques et musicales ici (chaque poème ressemble à une succession de déclics, de notes discontinues) qui rythment le parcours d'un New-York hivernal, bardé de neige, de reflets fuyant dans les vitres, de « lumière arpégée », d'images (parfois spectaculaires comme celles de films de guerre à la T.V.), de transparences retenues.

Comme l'écrit Pascal Bonitzer dans « Décadrages », auquel fait écho ici le « Nous serons des fantômes réceptifs », « La modernité inaugure le temps des formes précaires et des spectateurs blêmes », le lecteur devant ce livre, cette massivité minimale, semble soudain frappé d'amnésie, de décentrement, de décharnement culturel ; à lui d'assumer sa propre fragilisation, sa propre fossilisation, de partir à la découverte des vestiges, des signes tremblés de notre contemporanéité, de se laisser happer alors par l'extrême résonance, par-delà les pertes et l'effacement, de ce chant discret, haché mais tellement exact dans sa chirurgicale clarté-limite.

Michel MOUROT

REVUES - NOTES - INFORMATIONS...

EUROPE : 702-703 704. Deux numéros, le dernier, celui de décembre, double. L'un consacré à la littérature de Tunisie, l'autre au « Mélodrame ». Dans chaque numéro des poèmes Et la chronique de poésie de Charles Dobzynski (Europe/Messidor).

POETIQUE : 72. Dans sa nouvelle présentation. Toujours universitaire. Dans ce numéro une intéressante étude d'Evelyn Birge Vitz sur « Vie, légende, littérature », traditions orales et écrites dans les histoires des saints, sur les rapports de la tradition orale et de l'écrit (Seuil).

N.R.F : 420 (Janvier 1988) ; La Nouvelle Revue Française, dont Jacques Réda assure la rédaction en chef depuis septembre dernier, publie une série de poèmes de Roberto Juarroz traduits par Roger Munier et des poèmes de Paul de Roux. Avec de nombreux autres textes, des chroniques, des notes (Gallimard).

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE : septembre-octobre 87. Les avant-gardes et la critique : le rôle de Jacques Rivière (1900-1925) (Armand Colin).

IN'HUI : 26. Poèmes d'Edith Södergran, traduits par Ann Runnqvist Virgili, extraits de « Irrstern » et de « Katzenkopfpflaster », de Sarah Kirsch, traduits par Christophe-Jean Geschwindenhammer, poèmes d'Hilda Doolittle traduits par Bernard Hoepffner (Trois Cailloux).

PHRETIQUE : 42. Papier luxueux, beaucoup de reproductions, beaucoup de poèmes (40, rue de Bretagne, 75003 Paris).

LIEUX D'ÊTRE : 3. Textes, poèmes et illustrations de Jean-Marie Barnaud, Michel Michalicki, Alain Anseuv, Jacques Liagre, Gérard Cousin, Christophe Petchanatz, Michel Robakowski, Pierre Vaast, Denis-Louis Colaux, Christine Delcourt, Victoir Etcheverry, Dagades, Erik Poulet, Martine Jacquot, Thierry Metz, Sophie Masson, Francis Denis, Jean-Pierre Thuillat, Jean-Claude Minneboo (François Denis, 14, rue de Calais (62500 St Omer)).

L'ORNE LITTÉRAIRE : 10. Très singulier numéro d'une revue le plus souvent promise à la gloire de personnalités locales. Il se trouve qu'André Breton est un « fils du département » comme le dit dans les remerciements le Conseil d'administration de cette association départementale. Un numéro consacré à Breton, donc, pas mal du tout. Avec une belle page de Louis Scutenaire, des mises en situation d'Henri Pastoureau, deux lettres inédites de Breton et divers autres textes (sans adresse).

15/10 : le format change pour ce n° 9 ; Textes et poèmes notamment de Jean Bouhier, Jean Louis Rambour... (Dominique Sampiero, 6, rue G. Caffiaux, 59218 Salecches).

ENCRE VIVES : 131. Sur le thème « Dire le sud », un numéro anthologique par J.M. Tixier et Michel Cosem. F.J. Temple, A. Ughetto, D. Sorrente, J.Cl. Villain, J. Lepage, J.M. Tixier, Y. Broussard, J. Lovichi, J. Plainemaison, J.J. Celly, M. Cahour, M. Soudon, H. Cheyron, P. Gabriel, J. Poels, P. Beray, M. Cosem, R. Boyez, P. Dargelos, Ch. Da Silva (Michel Cosem, Engomer, 09800 Castillon). Le n° 130 est une plaquette de Michel Lac. Le n° 132, une plaquette de Jean-Max Tixier.

INEDIT : 14. Marcel Hennart, Pascal Frantz, Norge, Serge Chalmagne, Marvin Silbersher, Georg Heym, Eric Brogniet, Gaspard Hons, Lucienne Desnoues, Gérard Pinsard, Gil Roc, André Delay. Nombreux « échos ». Une revue belge d'expression française.

COUP DE SOLEIL : 10/11. Un spécial Lucien Becker. Avec des témoignages ou des manières de refus de témoigner (R. Sabatier) de Marcel Béalu, Christiane Burucoa, Georges Cathalo, Jean Digot, François Dodat, Robert Prade, Claude Vigée, des poèmes de Becker, des lettres, un entretien. Un peu trop d'interventions déjà publiées et connues. Une belle photo de Becker (Michel Dunand, 12, avenue de Trésum, 74000 Annecy).

ZUK : 4. Jean Daive, Emmanuel Hocquard, Michel Couturier, Dominique Fourcade (Spectres familiers, 4, rue G. Péri, 83760 Le Revest les Eaux).

POESIE I : 134. « Images du futur », un numéro présenté par Christian Gorelli et Bernard Gueit. Nombreuses collaborations dont celles de Charles Dobzynski, André Benedetto, Francis Combes ; Gaston Miron, Daniel Biga, Patrice Delbourg, Henri Rode, Claude Pélieu...

PO&SIE : 43. Un numéro entièrement consacré à la publication de poètes français d'aujourd'hui. Yves Bichet, Xavier Bordes, Gérard Cartier, Patrick Combes, François Cornilliat, Jacques Darras, Philippe Delaveau, Philippe Di Meo, Thierry Guinhut, Hédi Kaddour, Jean-Claude Lescout, Patrick Maury, Matthieu Messagier, Emmanuel Moses, Jean-Paul Pilotaz, Elisabeth Ponchain, Antoine Raybaud, Alain Rais, Jean-Baptiste de Seynes, Arnaud Villani, Bernard Vouilloux (Belin).

PLEIN CHANT : 33/34 - 35. Un beau numéro tout entier pour Louis Scutenaire (qui le mérite bien). Un numéro double (ça le vaut). Et un numéro sur le thème « Portrait et autres » (Bassac, 16120 Châteauneuf sur Charente).

ANKA : I. Création d'une revue trimestrielle d'art et de littérature de Turquie. En français et en bilingue (Editions Epoque, 70, rue V. Hugo, 93170 Bagnolet).

CAHIERS DE LEÇONS DE CHOSES : 10. Eric Villeneuve, Hubert Lucot, Marc Gerenton... Dans cette allure singulière, réussie (15, rue Pierre Blanc, 69201 Lyon) .

CAVALIERS SEULS : 7. Excellent numéro de la revue suisse vouée, dit-elle, essentiellement, à la traduction « littéralement et dans tous les sens ». Plusieurs traductions d'un même sonnet de Shakespeare. Passionnant du début à la fin, ce numéro (Bernard Schlorick, 10, rue Cavour, CH-1203, Genève).

HORA DE POESIA : 46/47 - 48. Numéro après numéro une sorte de panorama de la poésie dans le monde. Dans ce n° 48, six poètes « chicanos », Rilke, Rojas... (Virgen de la Salud, 78, Barcelona 08024).

TESTUALE : une revue italienne de critique de la poésie contemporaine comme il en existe, à notre connaissance, nulle part ailleurs (20123, Milano, via Gaetano Ronzoni, 6, Italia).

SUD : 73/74. Spécial consacré à Georg Trakl. Etudes nombreuses et copieuses. A l'occasion du centième anniversaire de la naissance du poète (1887-1914). Une réaction tout à fait décapante de Bernard Schlorick. Des documents. Des traductions (130 F).

CAHIERS DU SUD : Les éditions « GARAE/HESIODE » (91, rue Jules-Sauzède, 11000 Carcassonne) viennent de rassembler en un beau volume les articles donnés par René Nelli au cours de ses 35 années de collaboration à la revue de Jean Ballard. Quelques chroniques consacrées à l'œuvre de Nelli par des collaborateurs des « cahiers » complètent un volume utile (90 F).

CHANTIERS (1928-1930) : (Editions « GARAE/HESIODE » en collaboration avec Jean Michel Place). Réédition, en fac-similé, des numéros de la revue fondée par François-Paul Alibert, Joë Bousquet, Claude Estève, René Nelli, Ferdinand Alquié, Maurice Nogué et Henri Féraud. Les textes (proses, poèmes, articles, notes de lecture...) ont vieilli. Les publicités de l'époque, par contre ont conservé une remarquable fraîcheur.

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE : Nov./Déc. 87. Des « "Propositions pour une lecture de « Marine" » de Rimbaud, par Bruno Claisse. « "Du Tombeau de Ronsard à celui de Rapin : la bibliographie de Raoul Cailler et les questions qu'elle pose" », par Jean Brunel.

Gratin d'épinards aux sardines

Nathalie Depaule me le signale, à juste titre : il faut laisser les épinards égoutter très sérieusement. Et même les aider à perdre leur eau en pressant légèrement. On risque, sans cela, d'aller vers un gratin trop aqueux.

H.D.

JACQUELINE FARREYROL

Une contraction fautive a déformé le texte de la chanson de Jacqueline Farreyrol publié dans notre n° 107/108 « Poètes de la Réunion ». Il faut lire, page 120, 2ème couplet, après le 4ème vers :

A cause quand ni débarque l'école
i fait comme si nous té pas créole

Ces deux vers remplacent le 5ème qui n'est pas correct (la contraction !). Nos excuses auprès de Jacqueline Farreyrol et de nos lecteurs.

Michel Couturier est mort, il y a quelques semaines.
Il était un poète, un traducteur. Un ami pour plusieurs
d'entre nous. Nous l'embrassons, tel qu'il était.

H.D.

NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — G. Lukacs.
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. — POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. — NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisseinbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean Tortel, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-B. Percet.
91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINÉS.
93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.
94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.
95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.
- 96-97. JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguel, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis, N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulange, L. Decaunes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraudon, J.-M., Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquard, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigue, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Ray, R. Regnaut, M. Ronat A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré,

J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...

98. JAROSLAV SEIFERT. — POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.

99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.

100. LE TANGO

102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp — *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto.*

103. 1930 : POÈMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Haïn Vidal Sephiha, Clarisse Nicoïdski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.

105. LE MONOSTICHE - LOCHAC : près J. Tortel - CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI : Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer, Joseph Simas. Et : György Somlyo, Jean Tortel, Esther Tellermand, Yves Boudier...

106. LA FONTAINE : J. Tortel, La Gessée, P. Lartigue, Jacques Réda, Cl. Adelen, Jean Royère, H. Lucot, J.-Ch. Depaule, L. Ray, J.-P. Balpe, Y. Boudier, L. Robeb - MARIO DE SA CARNEIRO - Craig Watson, G. Arseguel, J. Todrani, Christian Tarting, Guy Jannin, Inigo de Satrustegui...

107-108. POETES DE LA REUNION : Première présentation d'ensemble de la poésie des nouvelles générations ; poèmes en créole et en français, documents, études, proverbes, jeux de mots, locutions...

Et : Jean-Joseph Rabéarivelo, Edward Dorn, Giorgio Bassani, Carlo Pasi, Ralph Grüneberger, Jérôme Rothenberg, Emmanuel Hocquard, Armand Rapoport, Jean-Pierre Balpe, Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, Claude Ernoult, Anne Mesliand, Éric Maclos, Michel Mourot...

109. SONNETS FRANÇAIS (1550-1625) : choisis et présentés par Jacques Roubaud. Et : *Maria Obino*, trad. par J. Guglielmi et Cl. Royet-Journoud - Martine Broda, Alain Coulange, Robert Davreu, Jean-Charles Depaule, José Lapeyrère, Philippe Longchamp...

Des mots à ne pas oublier

Ramentevoir : Remettre en mémoire, rappeler au souvenir. Se ramentevoir. Un mot ancien (il était encore dans l'encyclopédie Quillet en 1935), disparu des dictionnaires récents. D'un usage fréquent autrefois.. On le trouve dans Malherbe, dans Molière...

« Lorsque je me retrouve en ces belles demeures
Où les jours les plus longs ne m'étaient que des heures,
Cela ne sert de rien qu'à me ramentevoir
Que je n'y verrai plus ce que j'y soulais voir.

L'Absence, églogue, *RACAN*

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec un vers ou une phrase dans lequel ce mot est employé.

action poétique

Abonnement
ou
Réabonnement

Nom, prénom, adresse : _____

Je m'abonne pour _____ an (s) à la revue

France - 1 an (4 n°) 160 F — 2 ans (8 n°) 290 F

Etranger - 1 an (4 n°) 250 F — 2 ans (8 n°) 450 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants (voir la liste des n° disponibles : _____)

— Je vous adresse la somme totale de _____ F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2,
77210 AVON.

LIRE

- ARMAND RAPOPORT : L'hiver des astronomes - *Actes Sud*.
GIL JOUANARD : L'eau qui dort - *Fata Morgana*.
ALAIN COULANGE : La dernière conversation - *Flammarion*.
FREDERICK R. KARL : Joseph Conrad, trad. par Philippe Mikriammos - *Mazarine*.
GEORGE OPPEN : Primitif, trad. Y. di Manno - *Unes*.
PAUL AUSTER : Murales, trad. D. Robert - *Unes*.
CATHERINE POZZI : Poèmes - *Gallimard*.
CATHERINE POZZI : Journal - *Ramsay*.
YLVA GRANATH : Polars - *Mots de passe*.
J.V. FOIX : Gertrudis suivi de Krtu - *Bourgeois*.
CLAUDE MICHEL CLUNY : Feuilles d'ombres - *Différence*.
PAUL CELAN : Pavot et mémoire - *Bourgeois*.
JEANNE BREZE : Cœur cyclone - *Editions Réunion*.
MARIO DE SA CARNEIRO : Poésies complètes, trad. D. Touati et M. Chandeigne - *Différence*.
JOSEPH BRODSKY : Poèmes - *Gallimard*.
IBN AL FARID : La grande Taiyya - *Différence*.
YVES BOUDIER : « Ovide était notre maître » - *Aencrages & Co*.
MARIO LUZI : Pour le baptême de nos fragments - *Flammarion*.
ANDRE FRENAUD : Les rois mages - *Gallimard/Poche*.
CHARLES DOBZYNSKI : Le Miroir d'un peuple, anthologie de la poésie yiddish - *Seuil*.
CLAUDE FAIN : La lettre - *Chandeigne*.
JOHN FULLER : L'envol pour nulle part, trad. R. Davreu - *Laffont*.
CHRISTIAN HUBIN : La forêt en fragments - *Corti*.
LO TA - KANG : Roses et vase nocturne - *Traitement de textes*.
CHAWKI : Parole du Quarimate - *Arfuyen*.
BERNARD CHAMBAZ : Vers l'infini milieu des années quatre-vingt - *Seghers*.
FABIENNE COURTADE : Nous, infiniment risqués - *Verdier*.
DENIS FERNANDEZ RECATALA : Pourquoi ? Tentatives - *Bedou*.
JACQUES BREMOND : Au partage des eaux - *Noroît*.
MAURICE CURY : Le sable sert à mesurer le temps - *Arcam*.
JOEL-PETER SHAPIRO : Gnomon's land - *Ulysse*.
RICHARD SIEBURTH : Poids et mesures - *Ulysse*.
JOSE ANGEL VALENTE : L'éclat, trad. J. Ancet - *Unes*.
JOSE ANGEL VALENTE : Intérieur avec figures - *Unes*.
SU TUNG PO : L'hôte de la pente de l'est - *Moundarren*.
PARMENIDE : Le poème, trad. J. Beaufret - *Chandeigne*.

RAGOUT DE MOUTON

Ragoût : dans sa splendeur, le mot est sublime, un synonyme de plaisir, de raffinement, de volupté... Dans sa richesse, il est ce qui flatte, irrite, excite les désirs... Dans sa recherche, il désigne un assaisonnement, une sauce, une manière relevée, un tour de main traversé d'épices, un tout d'odeurs et de saveurs... Il nous vient du latin « *gustus* » par « *goût* » (dès le XII^e siècle), « *ragoûter* ». « *Ragoût* » est attesté en 1642. Viendra « *ragoûtant* » par Mme de Sévigné.

Par extension, il désigne aujourd'hui, il nomme un plat de viande, de poisson ou de légumes, coupés en morceaux et cuits ensemble dans une sauce plus ou moins épicée.

Mais il, le mot (et son histoire) signale aussi comme un naufrage et dans sa ruine il déchoie en ragougnasse, en synonyme d'infecte cuisine, de sinistre cuisson où les bas-morceaux le disputent aux vieilles patates dans quelque sale bouillon. Quelle tristesse, quand on y pense ! Car le bourguignon est un ragoût, et la blanquette, cette merveille, et la bohémienne !

Ne vous laissez donc pas aller à ce mauvais destin : aimez les ragoûts, fabriquez-les de bonnes façons : qualité et équilibre des produits, long feu, mains cuisinières.

Le ragoût de mouton peut devenir somptueux. Vous avez le choix : ragoût de mouton à l'anglaise (Irish stew), à la bonne femme, au céleri rave, aux choux-raves, aux haricots blancs (ne pas confondre avec le haricot de mouton), aux haricots rouges, à l'indienne (cari de mouton), au macaroni, à la niçoise, à l'orge, à la paysanne, aux pois chiches, au riz, à la turque (pilaf) et j'en passe et j'ai volontairement sauté le ragoût de mouton printanier qui n'est autre que le navarin, cette beauté, ce luxe ! Mais le navarin ne se conçoit qu'à l'arrivée des petits légumes nouveaux. Pour cet hiver, je vous propose un ragoût de mouton ménagère :

C'est un ragoût à brun. Pour quatre personnes, un petit kilo de collet, basses-côtes et poitrine (ou, mieux mais plus cher, une épaule), en morceaux assez gros (80/100 g). Faire revenir, à feu vif, en cocotte ou dans un rondin de cuivre, vos morceaux de mouton salés, poivrés, dans un peu d'huile d'olive. Baisser ensuite le feu, couvrir une minute ou deux. Retirer du feu, égoutter, de façon à éliminer toute graisse. Remettre au feu, dans le même récipient non nettoyé, les morceaux de viande, deux oignons hachés, faire blondir, à découvert, puis ajouter, après évaporation, une légère pincée de sucre. Dès que l'ensemble est bien coloré, saupoudrer de farine. Faire à nouveau blondir. Surveiller : il ne faut pas que ça brûle. Mouiller avec un ou deux verres de vin blanc sec solide allongé d'eau. Bouquet garni, trois ou quatre gousses d'ail écrasées, trois tomates moyennes (plutôt venues de ces boîtes italiennes que des serres hollandaises ou belges).

Laisser au feu, si possible au four. Une toute petite heure. Retirer. Egoutter. Garder la sauce. Enlever les os, les débris de peau... Remettre en cocotte.

Recouvrir de pommes de terre coupées en gros carrés, quelques feuilles de céleri, quelques carottes et navets (ronds). Verser la sauce par dessus, après l'avoir passée et allongée si vous l'estimez nécessaire. Laisser cuire, à petite ébullition, jusqu'à ce que les légumes soient prêts. Servir dans le plat de cuisson. Apprécier.

H.D.